

10

EXTRAIT DE LA
Revue du Bas-Poitou

TROIS GRANDES JOURNÉES

DE LA VENDÉE MILITAIRE

COMBATS DE LA CHATAIGNERAIE ET DE FONTENAY

(13, 16 et 25 Mai 1793)

Par M. l'abbé DENIAU

1218

VANNES
IMPRIMERIE LAVOLYE

1900

Louvenin de l'ordinaire affectueux

St. Maurice 13 Mars 1460

J. D. Miniau
C. S. P. M.

EXTRAIT DE LA
Revue du Bas-Poitou

TROIS GRANDES JOURNÉES

DE LA VENDÉE MILITAIRE

COMBATS DE LA CHATAIGNERAIE ET DE FONTENAY

(13, 16 et 25 Mai 1793)

Par M. l'abbé DENIAU

VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYÉ

—
1900



TROIS GRANDES JOURNÉES

DE LA VENDEE MILITAIRE

COMBATS DE LA CHATAIGNERAIE ET DE FONTENAY

(13, 16 ET 25 MAI 1793).



L'ARMÉE catholique et royale séjourna dans la ville de Thouars jusqu'au 9 mai, afin de se reposer de ses fatigues et d'organiser ses nouvelles recrues. Le 7, les généraux tinrent un conseil de guerre pour délimiter d'une manière précise leurs commandements respectifs. Lescure y fut chargé de diriger la division de Bressuire, Cathelineau celle du Pin-en-Mauges et de ses environs, Bonchamps celle des bords de la Loire, d'Elbée celle de Beaupréau et de Cholet, Stofflet celle de Maulévrier et de Vihiers, La Rochejaquelin celle de Châtillon et des Aubiers, et de Laugrenière celle d'Argenton. Ils auraient voulu organiser également l'administration civile et militaire ; mais, désireux de s'entendre préalablement avec quelques-uns des chefs de la Basse-Vendée, ils ajournèrent ce projet.

Le débat principal porta sur le plan de campagne à adopter¹. Les uns voulaient marcher sur Loudun, Mirebeau, Poitiers,

¹ Johannet (*La Vendée à trois époques*, t. 1, p. 60), dit que Tonnelet, du village de Tout-le-Monde, révéla dans ce conseil « des qualités dont les circonstances amenèrent le rapide développement. » Il ajoute que ce fut M. de Donnissan qui mit les généraux d'accord.

prétendant que ces villes leur étaient sympathiques et qu'il leur serait facile d'y développer l'insurrection. Les autres représentaient qu'il fallait se diriger sans retard sur Parthenay, la Châtaigneraie, Fontenay, afin de donner la main à Royrand, qui guerroyait dans ce pays, ainsi qu'à tous les royalistes du Bas-Poitou ; de la sorte ils réuniraient ensemble tous les belligérants catholiques, et ils attaqueraient ensuite, avec de plus grandes forces et plus de chances de succès, les points occupés par les patriotes. Ce fut ce dernier parti qui l'emporta, car ils avaient écrit à Royrand pour lui demander son appui, et ils venaient de recevoir une réponse de ce chef qui leur disait de se porter sur la Châtaigneraie¹. Toutefois, le 8, on dirigea un fort détachement sur Loudun pour sonder cette ville. Ce détachement y entra sans résistance ; mais les habitants ne firent aucune démonstration en faveur de la cause royale, ce qui fit voir qu'on s'était trompé sur leurs dispositions. On brûla l'arbre de la liberté et les papiers du district, on pillâ les caisses publiques, et ce fut tout l'avantage qu'on retira de cette excursion². Un escadron de cavalerie républicaine, venu de Chignon pour combattre les Vendéens, eut la lâcheté de se cacher au lieu de les attaquer ; lorsqu'il les vit partir, il s'élança au galop pour sabrer leurs traînards. Il réussit à saisir un de ces retardataires et se fit un titre de gloire d'avoir massacré un infâme brigand.

Dans l'impossibilité de défendre Thouars contre un retour offensif des républicains, les chefs royalistes ne voulurent y laisser aucune garnison, et pour mettre à l'abri de toute surprise leurs blessés et les provisions qu'ils avaient capturées, ils les dirigèrent sur Cholet, sous la garde d'une partie des soldats de Bonchamps³.

¹ *Collection* de M. Dugat-Matifeux, juin 1793. La *Vendée patriote*, par M. Chassin, I, p. 352. — Chauveau, dans sa *Vie de Bonchamps*, p. 96, dit que Charette, apprenant le succès des Angevins et Poitevins, avait réclamé leur secours.

² Bourniseaux, *Précis historique sur les guerres de la Vendée*, I, p. 386.

³ Le 13, il y avait à Cholet des soldats de Bonchamps qui prirent la caisse (*Assignats et papiers-monnaies*, p. Aug. Rouillé).

L'armée vendéenne se dirigea sur Parthenay, dont elle s'empara. Elle y resta toute la journée du 11, pendant laquelle elle tint un conseil de guerre pour arrêter le plan de l'attaque de la Châtaigneraie. D'Elbée et Cathelineau demandaient que toute l'armée abordât cette ville par un seul point. Lescure au contraire voulait qu'on y pénétrât par plusieurs endroits à la fois afin d'épouvanter davantage l'ennemi. « Vous avez raison, s'écria Stofflet, il faut lui donner une fameuse chasse, et le mordre de tous côtés. Son expression pittoresque rangea tous les généraux à son avis¹, et l'on partit dans la matinée du 12 pour la Châtaigneraie, après avoir fait un appel aux populations voisines pour combler les vides de l'armée². Sandoz, qui n'avait pas cru prudent d'échanger avec elle un seul coup de fusil, s'attribua follement l'honneur de l'avoir fait quitter Parthenay. Il y rentra ce jour-là même ; et, le lendemain 13, il écrivait au ministre de la guerre que sa bonne contenance avait empêché les insurgés de se porter sur Saint-Maixent.

« Ma fermeté et ma surveillance, lui disait-il, qui sans doute sont parvenues aux oreilles de l'ennemi, ont arrêté ses progrès et lui ont fait abandonner Parthenay³. »

La ville de la Châtaigneraie, contre laquelle marchait l'armée vendéenne, est bâtie sur le penchant d'une petite colline qui s'incline légèrement au midi ; elle était alors occupée par trois à quatre mille hommes⁴, que commandait Chalbos, vieux soldat devenu subitement général. Il y était arrivé, la veille, de Fontenay.

Les Vendéens, qui venaient l'attaquer, n'étaient plus qu'au nombre de douze à quinze mille hommes⁵. Les autres, cédant successivement au désir de revoir leurs familles pour les

¹ *Stofflet et la Vendée*, par Edmond Stofflet, p. 76.

² Le pays de Pouzauges répondit à cet appel (*papiers* de Goupilleau cités par M. de la Boutetière, p. 16, *note*).

³ Savary, *Guerres des Vendéens et des Chouans*, I, p. 219.

⁴ L'administration militaire dit qu'il en avait quatre mille ; M^{me} de la Rochejaquelein, trois à quatre mille hommes, p. 153.

⁵ Selon Bourniseaux, ils n'avaient que huit mille hommes, t. I, p. 388.

rassurer sur leur sort, avaient quitté l'armée par groupes détachés.

Divisés en trois colonnes, ils débouchent, le 13, vers 10 heures du matin, en vue de la ville, sur laquelle ils lancent une bordée de boulets. Les patriotes, surpris dans leurs logements, se réunissent à la hâte, se rangent en bataille et soutiennent le feu avec une grande énergie. Cependant l'artillerie de Marigny, habilement dirigée, leur fait subir des pertes sérieuses¹. Chalbos ne veut pas reculer. A la tête du beau régiment d'Armagnac il supporte, pendant une heure, sur la droite, le principal effort des assaillants. Les paysans, accoutumés à vaincre depuis le commencement de leur expédition, s'irritent de sa résistance ; ils serrent leurs rangs et se précipitent furieux sur une de ses colonnes qui s'avance pour les prendre en flanc. Donnissan conduit la charge². La Rochejaquelein, d'Elbée, de Bonchamps, Cathelineau, Stofflet et de Lescure, sur d'autres points, se mettent à la tête de leurs plus braves volontaires et s'exposent aux plus grands dangers. Lescure fait marcher en avant les jeunes officiers nouvellement incorporés dans ses rangs, pour leur donner l'occasion de révéler leur vaillance. Il place la Ville-Baugé avec deux cents paysans dans un chemin creux et étroit pour fermer le passage à une colonne républicaine. Baugé s'y maintient avec beaucoup de courage et de sang-froid, malgré le feu supérieur de six cents républicains qui lui sont opposés. Les chevaliers de Beauvillier, de Mondion et Dupérat y sont blessés ; le chevalier de Marsanges et les cinq dragons qui, à Parthenay, ont suscité tant de défiance de la part des paysans, chargent à leur tour. L'un d'eux est tué ; les autres marchent toujours et devancent de beaucoup les paysans ; alors ceux-ci se mettent à leur crier : « Dragons, c'est assez ; nous voyons

¹ Témoignage de Louis Brard. — M^{me} de la Rochejaquelein, p. 153.

² « Ce fut mon père, dit M^{me} de la Rochejaquelein, (p. 153-154) qui contribua le plus au gain de la bataille. S'étant aperçu qu'une colonne ennemie cherchait à nous tourner, il fit marcher sur elle et nous sauva. »

« que vous êtes de braves gens ; ne vous exposez pas tant¹. » Chalbos, refoulé dans l'intérieur de la ville, n'a plus la liberté de ses mouvements. Ses troupes sont réduites à se retrancher dans les rues, derrière les portes et les fenêtres des maisons ; mais de ces embuscades elles continuent à se défendre avec la plus grande fermeté ; ce sont pour elles comme autant de nouvelles forteresses qui les protègent et d'où elles font pleuvoir sur les assaillants le feu le plus meurtrier. Elles arrêtent les progrès des Vendéens et vont peut-être rendre la victoire indécise, lorsque les colonnes de Stofflet et de la Rochejaquelein, survenant du côté de Saint-Pierre-du-Chemin, et celles de Lescure et de Marigny du côté de Mouilleron, les prennent en flanc par les faubourgs et les obligent à se retirer sur Fontenay, abandonnant aux mains des Royalistes une partie de leur artillerie, plusieurs caissons et une grande quantité de fusils. Les nombreux fuyards sont tellement frappés d'épouvante que, sur plusieurs points, quelques cavaliers suffisent pour leur faire rendre les armes². Jean Martin, de Saint-Lambert-du-Lattay, poursuit avec sa compagnie les Républicains, l'espace d'une lieue, et revint chargé de nombreux fusils qu'il avait pris³.

La bataille avait duré deux heures. — « La troupe des brigands que nous avons combattue aujourd'hui, écrivait de Fontenay, Chalbos, ne ressemble pas à celles que nous avons vues jusqu'ici. Ce sont d'autres hommes, une autre tactique, d'autres moyens... Ils s'avançaient la baïonnette au bout du fusil. Leur cavalerie, au nombre de six à sept

¹ M^{re} de la Rochejaquelein : « Effectivement, c'étaient des sujets distingués et ils furent cause que les Vendéens virent depuis avec plaisir les déserteurs ; mais il en vint bien peu. » p. 153.

² Crétineau-Joly, la *Vendée militaire*, I, p. 113. « Je sais de lui (Cathelineau) qu'il regardait cette journée comme une des plus belles de sa vie. » (*Eloge funèbre*, par M. Cantiteau). Jean Gabory, du Pin, secrétaire de Cathelineau, et plus tard de d'Elbée, fut blessé en cette circonstance, ramené au Pin et employé à Cholet comme chef de bureau.

³ *Mémoires mss.* de l'abbé Conin, p. 192.

« cents est très bien montée et a montré une grande audace¹. »

Dans la déroute, l'intrus du lieu est tué. Forestier, qui a forcé une compagnie de grenadiers du régiment d'Armagnac à capituler, court le plus grand danger. Un de ces grenadiers refuse de rendre son fusil, et, dans sa fureur, il le menace de sa baïonnette. Forestier l'évite adroitement, et, au lieu de lui plonger son épée au travers du corps, il lui pardonne avec générosité. Les autres grenadiers, indignés de la lâcheté de leur camarade, se jettent sur lui et le transpercent de plus de cinquante coups².

Toutefois, un certain nombre de Vendéens, par une exaspération irréflectie, se laissent entraîner, eux aussi, à des faits regrettables. Quelques-uns s'introduisent dans plusieurs maisons et les pillent ; d'autres pénètrent dans la ville, et, apercevant dans la cour d'une auberge, la guillotine qui, la veille, leur dit-on, a immolé un grand nombre de prêtres, de nobles, de suspects de royalisme, et qui est encore teinte de leur sang, ils sont tous transportés de fureur. Sur l'ordre de M. de la Bouère, ils l'abattent avec empressement, se précipitent sur les prisonniers pour venger leurs amis et en tuent un certain nombre³. Leurs chefs, qui, à leur entrée dans la ville, avaient défendu de toucher aux propriétés et aux personnes⁴, accourent pour arrêter le massacre. Ils n'y réussirent qu'en congédiant immédiatement les prisonniers qui survivent, après avoir exigé d'eux, comme ils l'ont fait plu-

¹ Chassin, la *Vendée patriote*, t. 1, p. 193.

² Crétineau, la *Vendée militaire*, 1, p. 112. De Beauvais, p. 42.

³ Mémoires de M^{me} de la Bouère. Théodore Muret dit que c'est à Parthenay qu'ils trouvèrent ainsi la guillotine toute montée. M^{me} de la Bouère dit qu'on en trouva une à la Châtaigneraie.

⁴ La *Vendée patriote*, 1, p. 345. Le 13, Cathelineau, qui logeait chez M. Dehargue, lui donna le bon suivant : A la Châtaigneraie, 13 mai 1793, bon pour « une culotte, dix livres à M. Dehargue. Cathelineau, commandant. » Cathelineau avait eu sa culotte déchirée dans le combat, et en échange de celle qu'il prenait à M. Dehargue, il lui laissait un bon de dix livres, c'est un témoignage de son honnêteté (Aug. Rouillé, *loc. cit.* p. 63).

sieurs fois, le serment de ne plus reprendre les armes contre le parti royaliste¹.

Mais ces prisonniers avaient à peine perdu de vue la ville, que de nouveaux groupes de paysans, encore sous l'impression de la fureur et de la vengeance, s'élançant sur leurs pas, les atteignent et recommencent à les massacrer. La Rochejaquelein apprend cette cruelle boucherie. Il court au milieu de ces gens égarés : « Misérables ! leur crie ce magnanime jeune homme : Que faites-vous là ? » Nous égorgeons, « lui répondent-ils, ceux qui ont égorgé nos amis, leurs femmes et leurs enfants. » — « Mais si vous agissez comme ceux qui font mal, où est la bonne cause ? » Et là-dessus il les force à lâcher leurs victimes et à regagner leurs logements. Trop aveuglés par la vengeance, les paysans ne peuvent apprécier tant de grandeur d'âme et de générosité ; ils murmurent, se débandent et, fatigués aussi d'être depuis longtemps sous les armes, ils reprennent le chemin de leurs paroisses respectives².

Par suite de cette défection et des autres qui eurent lieu simultanément, soit pour emporter le butin, soit pour revoir le pays, l'armée vendéenne se trouva, le lendemain 14 mai, réduite à sept mille hommes environ³. Désormais elle était hors d'état de songer à aucune entreprise sérieuse. Elle avait besoin de rentrer au centre du Bocage pour s'y reformer et y retrouver son premier enthousiasme. C'était l'avis de Cathelineau qui connaissait l'esprit de ses paysans ; c'était aussi celui des gens sages et du plus grand nombre des généraux.

¹ La *Vendée patriote*, p. 345, t. 1. Ils remettaient à chaque prisonnier un passeport ainsi conçu : « Lesquels ont promis sur leur foi (ou honneur) et avec serment de ne jamais reprendre les armes contre leur roi et la religion catholique, apostolique et romaine de leurs pères. » Les passeports qui étaient datés de la Châtaigneraie, portaient les signatures de d'Elbée, Lescure, Desessarts, La Rochejaquelein, Stofflet, Marigny général de l'armée catholique et de Beauvillier, chef de la cavalerie de l'armée catholique.

² Témoignage de Louis Brard, qui était présent. — Mémoires de M^{me} de La Rochejaquelein, p. 154.

³ Mémoires de M^{me} de la Rochejaquelein, p. 154.

Mais le bouillant Stofflet, que les victoires précédentes avaient enflammé d'ardeur, s'écrie au conseil : « Qu'on me donne cinq mille hommes, et je me fais fort avec eux d'enlever la ville de Fontenay¹. » Les autres généraux, ne voulant pas qu'on révoque en doute leur dévouement et leur courage, se laissent d'autant mieux entraîner par l'exaltation de Stofflet, que, avant le conseil tenu à Thouars, ils avaient envoyé des courriers à Royrand et à Baudry d'Asson², pour les encourager à marcher sur la Châtaigneraie. Ceux-ci arrivaient même, en ce moment, pour unir leurs forces aux troupes de l'Anjou³ et élevaient ainsi l'effectif de l'armée vendéenne à dix mille hommes. Mais le chiffre de leurs forces était trop faible encore pour s'emparer d'une ville aussi importante que Fontenay, où l'on avait pratiqué des travaux de défense⁴, et où se trouvaient réunis six à sept mille soldats commandés par Chalbos, qui s'y était retiré après sa défaite de la Châtaigneraie. De plus, Fontenay, situé dans la plaine de *Pissotte*, n'offrait, dans un rayon assez étendu, aucun abri pour protéger les tirailleurs⁵. Cette ville était visiblement imprenable pour des paysans sans expérience de la guerre. Mais dans l'aveuglement de leur victoire, ils se figurent qu'ils l'emporteront d'emblée. Pour se reposer de leurs fatigues, ils passent toute la journée du 14 mai à la Châtaigneraie.

Le 15, d'Elbée, Cathelineau, de Bonchamps, de la Rochejaquelein, de Lescure, Stofflet, etc., ordonnèrent à tous les officiers généraux, colonels et capitaines royalistes de ras-

¹ Attestation de Louis Brard et de Jean Martin de Saint-Lambert-du-Latay, témoins auriculaires.

² Mémoires de M. de Sapinaud, p. 13. *La Vendée patriote*, t. 1, p. 352.

³ Bourniseaux, *Précis historique des guerres de la Vendée*, t. 1, p. 383.

⁴ Depuis le 15 avril on avait relevé les murs, rétabli les barrières, les fossés du côté du midi et muré les issues. Le 2 mai, on commença à bâtir des redoutes aux moulins *Gaillardon* et à la *Ragoieserie*. (*Histoire de la ville de Fontenay*, par Benj. Fillon, p. 380).

⁵ Les administrateurs, d'après la réquisition de Beaufranchet d'Aygal, avaient fait faucher la prairie en avant de la ville. (*La Vendée patriote*, t. 1, p. 346).

sembler, à trois heures de l'après-midi, leurs corps respectifs, de faire l'appel, de visiter les armes et munitions et de distribuer des vivres pour deux jours. Cette inspection terminée, ils devaient rendre compte au conseil où devait être décidé l'ordre de la marche pour le lendemain¹.

Bonchamps partit alors pour Saint-Florent avec sa division pour garder les bords de la Loire. Quelques détachements républicains y avaient déjà reparu. Le commandant Viot, qui était sorti de Saint-Georges, avait repassé le fleuve au bas de la *Leu*, s'était jeté sur le *Port-Girault*, puis sur l'île et la ville de Chalonnes et en avait chassé les postes vendéens. Gauvilliers s'était porté à Rochefort-sur-Loire, à Saint-Aubin de Luigné, aux Quarts-de-Chaume, et avait balayé tout ce qu'il avait trouvé devant lui². Depuis plus de quinze jours, les administrations républicaines s'étaient réinstallées à Saint-Florent-le-Vieil. Il importait dès lors d'agir au plus vite et de rejeter les patriotes de l'autre côté de la Loire. Bonchamps demanda qu'on profitât de cette expédition pour faire passer le fleuve à sa division. Mais, devant l'opinion contraire de la majorité des généraux, Bonchamps s'inclina et alla défendre seulement son territoire menacé³.

Le départ de Bonchamps inspira à un certain nombre de paysans, désireux de revoir leurs foyers et ne se rendant

¹ Chassin, *La Vendée patriote*, p. 346 : « Ceux qui sont sous le commandement de M. Stofflet se réuniront à la *Boursière*, ceux qui sont sous celui de M. de Marigay, au *Châtenais*; ceux de M. Bonchamps au *Pré-Bailly*; ceux de M. de Lescure, dans le *Pré-Moreau*. M. de Beauvillier réunira l'artillerie dans le pré du Château et la fera ranger sous la Halle. Fait en conseil, à La Châtaigneraie, le 15 mai 1793., l'an 1^{er} du règne de Louis XVII. D'Elbée, de Bonchamps, Desessarts Stofflet, Cathelineau, Lescure, Bernard de Marigny, de Beauvillier, de la Rochejaquelein. » Cette pièce prouve que Bonchamps était à la Châtaigneraie, conformément aux attestations de M^{me} de la Rochejaquelein et de M^{me} de Bonchamps et contrairement à celles de Beauchamp (t. 1, p. 69), et de Beauvais, qui le font quitter à Thouars l'armée d'Anjou. Comme le 13 mai, il est dit que Bonchamps prit à Cholet la caisse publique, il faut en conclure qu'une partie de sa troupe avait quitté à Thouars.

² *La Vendée en 1793*, par Grille, t. 1, p. 122.

³ *Bonchamps et le passage de la Loire par l'armée vendéenne en 1793*, par M. Bagueuier-Desormeaux, p. 23-24. — Vannes, librairie Lafolye.

nullement compte des conséquences de leur retraite, la pensée de quitter clandestinement l'armée. Les généraux, ne possédant aucun moyen de répression contre des volontaires aussi indépendants, ne pouvaient que gémir de leur conduite inconsidérée¹.

L'évêque d'Agra se rendit à Châtillon, puis à Mortagne, où il reçut la visite de tous les prêtres des environs. Il eut même l'audace d'ordonner un prêtre et deux diacres à Saint-Laurent-sur-Sèvre². La nullité et les funestes conséquences de cette ordination auraient dû épouvanter sa conscience; mais celui qui, comme Guillot de Folleville, s'engage volontairement dans une si pernicieuse voie, ne tarde pas à perdre jusqu'au sens moral.

Ce fut dans la soirée du 15, après la revue, que les Vendéens quittèrent la Châtaigneraie. Ils allèrent coucher à Vouvant, où ils logèrent chez les habitants, soldant leurs vivres avec des bons royaux payables à la fin de la guerre. Malheureusement un trop grand nombre ne purent résister à leur passion pour le vin et dévastèrent les caves qu'ils rencontrèrent. Mais, à part cet excès, la conduite de la plupart d'entre eux fut irréprochable et même édifiante. Le soir, réunis par groupe nombreux, ils récitèrent publiquement le chapelet et la prière, dévotions auxquelles ils ne manquaient jamais chaque jour.

Le 16 mai, les Royalistes se remettent en marche; mais avant le départ, l'abbé Barbotin avec quelques prêtres, revê-

¹ « Le lendemain de la bataille gagnée ou perdue, il n'y avait plus personne; les paysans s'en retournaient tous chez eux, il était impossible de les retenir. » (M^{me} de la Rochejaquelein, p. 144).

² Il fit pendant la guerre une ordination d'un prêtre et de deux diacres à Saint-Laurent-sur-Sèvre. « J'étais un des diacres » dit l'abbé Jaunet, curé de la Gaubretière (*Eloge des Vendéens*, p. 27). L'abbé Péan fut aussi ordonné par lui; ayant appris plus tard la nullité de son ordination, il en mourut de douleur. Ch. Loir-Mongaron, qui avait de forts doutes sur la valeur de ses titres, refusa celui de vicaire-général que cet intrus lui offrit quand il vint à Beaupréau.

tant leur soutane¹ et les ornements sacerdotaux, célèbrent solennellement la sainte messe, pour demander à Dieu la protection dans l'attaque qu'ils entreprennent contre Fontenay.

A midi, l'armée catholique et royale avait franchi la forêt de *Baguenard* et débouchait dans la plaine qui se déroule devant Fontenay. Un nommé Ancelin vint en avertir Chalbos². Ce général avait fait creuser, de ce côté, des tranchées profondes revêtues de parapets. Sandoz, retiré à Saint-Maixent, depuis quelques jours, était accouru à son secours. Mais c'est en vain qu'il avait requis les troupes stationnées dans les localités principales du district, et qu'il voulait les opposer, disait-il, à cette multitude d'hommes fanatiques qui venait l'attaquer³. Secondé seulement par le général d'Ayat, il avait tenu conseil dans la nuit du 14, à une heure du matin, pour savoir s'il devait se défendre ou se replier sur Niort ou la Rochelle, l'attaque vendéenne lui paraissant extrêmement redoutable⁴. Il fut décidé que, vu l'insuffisance des moyens de défense, l'armée se replierait sur Niort. En conséquence de cette décision, le directoire du département ordonna d'y envoyer les caisses et les papiers. Aussitôt que les voitures furent chargées et prêtes à partir, le général ordonna de les faire filer sur Niort. La tête du convoi était formée par les équipages des généraux et du commissaire ordonnateur⁵. Déjà les prêtres constitutionnels, les femmes et les enfants qui ne voulaient pas rester à Fontenay avaient pris la même direction, lorsque Sandoz, qui avait organisé l'armée de Saint-Maixent, arriva à Fontenay, à la tête de quatre mille hommes. Dès lors, on ré-

¹ Ils ne la portaient pas habituellement depuis la guerre.

² *Histoire de la ville de Fontenay*, par Benjamin Fillon, p. 382.

³ « J'ai écrit par tous les courriers pour avoir des forces, mais c'a été en vain. » (*Lettre de d'Ayat au ministre*). Le 15 mai, les troupes en station à Saint-Hermand, aux Moutiers-sur-le-Lay, à Mareuil, à la Claye, à Saint-Cyr, aux Champs-Saint-Père, à Luçon, aux Moutiers-les-Maufaits, à Avrillé, à Talmont quittèrent leurs postes (*La Vendée patriote*, t. 1, p. 342).

⁴ Chassin, *l. c.* t. 1, 329, 331, 338.

⁵ Rapport des administrateurs du département de la Vendée (*La Vendée patriote*, t. 1, p. 351).

solut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité¹. On pourvut à tous les postes sur la ligne de Fontenay aux Sables, ce qui répandit l'alarme dans cette partie du département. Chalbos n'avait pour toute artillerie que deux pièces de quatre et autant de deux. Dès qu'il aperçut les Vendéens, il rangea son armée en bataille dans les fossés d'enceinte, à *Pissotte*, à *Morienne*, à *Gaillardon*², à *Mérité*, donna le commandement de la droite au capitaine Dufour, du 84^e de ligne, celui de la gauche à un officier tenant la place de d'Ayat parti le matin pour Luçon, et celui du centre à l'adjudant général Sandoz³. Il masse sa cavalerie sous les ordres de Nouvion, son chef d'état-major, dans les rues de la ville, prêt à charger où le besoin se ferait sentir. Personnellement il se tient en observation pour diriger tous les mouvements⁴.

Pendant ce temps, l'armée catholique et royale traversait la plaine⁵ et allait prendre son poste de combat. au chant des litanies de la sainte Vierge. L'abbé Barbotin donna une absolution générale à tous les combattants⁶. Les divisions de Les cure et de la Rochejaquelein, soutenues de plusieurs canons, formaient l'aile gauche et étaient opposées à Dufour ; celles de l'Elbée et de Cathelineau, conduisant *Marie-Jeanne* et plusieurs autres pièces d'artillerie, composaient l'aile droite et marchaient contre le remplaçant de d'Ayat ; Royrand, Sapinaud

¹ *Histoire de la ville de Fontenay*, par Benjamin Fillon, p. 381.

² La redoute de Gaillardon, à laquelle on travaillait depuis une douzaine de jours, était seule prête en ce moment (Louis d'Aspremont, v. *L'avenir* et *l'Indicateur de Fontenay*, mai 1898).

³ Savary, t. 1, p. 221. Benjamin Fillon, *Histoire de la ville de Fontenay*, p. 381, dit que Auguis et d'Ayat étaient partis le matin pour Luçon. Chalbos dans son rapport constate l'absence de ce dernier, sans nommer son remplaçant. Dans tout le pays, des Sables jusqu'à Fontenay, la pénurie du blé se faisant sentir, les autorités avaient nommé des commissaires chargés d'en acheter (*La Vendée patriote*, t. 1, p. 333-336).

⁴ Savary, t. 1, p. 221.

⁵ Tous les chefs Vendéens, excepté Bonchamps, étaient présents. (Note de M^{me} de la Bouère.

⁶ Témoignage de l'abbé Barbotin. « *La Vendée historique*, 2^e année, n^o 38, p. 324. Luçon, Bideaux, impr.

et Baudry d'Asson étaient au centre et s'avançaient contre Sandoz.

Les républicains, agréablement surpris du petit nombre des assaillants, les laissent approcher, affectant même de ne leur opposer d'abord qu'une faible résistance. Mais lorsqu'ils les voient au milieu de la plaine, sans abris et à découvert, ils sortent de leurs retranchements et les criblent de mitraille, vis-à-vis les métairies des *Granges*, des *Gourfailles*, et le chemin de *Pissotte*. Le désordre aussitôt se met parmi les soldats de Royrand. Les chasseurs de la Gironde, commandés par Sandoz, achèvent, par une charge à la baïonnette, de les mettre en fuite. Cependant les deux ailes des royalistes font des progrès sensibles. La Rochejaquelein et Lescure, après avoir repoussé Dufour, se disposent à marcher en avant, lorsque Chalbos, à la vue du danger qui le menace, fait déboucher, sur le flanc droit des royalistes, deux escadrons du 13^e chasseurs à cheval et les lance sur eux à fond de train. Les soldats de d'Elbée et de Cathelineau, surpris par cette attaque, se déconcertent. D'Elbée s'élance à la tête de son état-major, pour leur donner un nouveau courage ; mais il est blessé au bras d'un coup de pistolet et tombe au pouvoir des républicains. Quelques braves l'arrachent aussitôt de leurs mains et l'emportent hors du champ de bataille. En le voyant s'éloigner, ses soldats, qui faiblissaient déjà, lâchèrent pied. Nouvion se précipite sur eux à la tête de deux escadrons, tandis que Chalbos les prend par derrière, charge leurs rangs, qui sont déjà brisés, les met en déroute et en fait un grand carnage¹. De la Marsonnière veut sauver l'artillerie vendéenne ; il est fait prisonnier par Chalbos avec plus de deux cent quarante paysans. Dès lors ce n'est plus qu'un sauve-qui-peut général au centre et à la droite, et la plaine offre le spectacle du plus grand désordre. En vain Cathelineau s'adresse à ses gars du Pin et de la Poitevine, en vain Stof-

¹ *Savary*, t. 1, p. 221.

flet se jette au devant de ses volontaires de Maulévrier, en vain ils crient l'un et l'autre que les ennemis sont en petit nombre et qu'il suffit de montrer un peu de fermeté pour ressaisir la victoire; ils ne sont point écoutés. Lescure et la Rochejaquelein, maîtres des retranchements ennemis, voyant s'enfuir leur centre et leur aile droite, maudissent le sort qui leur arrache le triomphe. Pour n'être pas enveloppés, ils se reportent en arrière, s'entourent d'un peloton de braves, les excitent de la voix et de leur exemple et résistent ainsi longtemps aux efforts des ennemis, qui se massent autour d'eux. Ecrasés enfin par le nombre, ils se retirent non sans avoir subi des pertes sensibles. Au même moment, Dommaigné arrive à leur secours avec sa cavalerie. « Camarades, crie-t-il à ses gens, n'ayez pas peur. Feu, mais pas tous à la fois, et retirons-nous par pelotons détachés. » A son ordre, cavaliers et fantassins s'échelonnent et soutiennent la retraite¹. Dommaigné, dans la lutte, a le genou contusionné par une balle. Enfin les débris de l'armée atteignent la forêt de *Baguenard*; les fugitifs s'y mettent à couvert et de là regagnent en hâte les fourrés du Bocage. Leurs pertes sont graves: six cents hommes sont restés sur le champ de bataille²; tous leurs canons sont pris à l'exception de deux³. *Marie-Jeanne*, leur célèbre palladium et pour laquelle ils avaient tant de vénération, est capturée; toutes leurs munitions d'artillerie, leurs provisions de viande, de pain et de farine avec trente ou qua-

¹ *Attestation de Louis Brard.*

² *Crétineau-Joly*, t. 1, p. 113. Théodore Muret accuse quatre cents; Louis Brard en compte mille; M. Boutillier de Saint-André deux mille, compris les prisonniers. M. de la Boutetière dit qu'ils perdirent trente-deux canons. (*Le Chevalier de Sapinaud*, p. 78).

³ « La bataille s'était donnée avec tant de confusion, que nos canons se trouvèrent engagés, les uns à la suite des autres, et sans être gardés par des soldats ni des officiers d'artillerie. La déroute fut si prompte que tout le monde perdit la tête. On ne fit rien pour sauver les pièces, on les laissa en bataille, à l'exception de deux qui étaient à l'aile gauche avec MM. de la Rochejaquelein et de Lescure. » M^{me} de la Rochejaquelein, p. 154, note. — M. Boutillier de Saint-André dit que les paysans de d'Elbée, de Lescure, de la Rochejaquelein, et de Dommaigné firent des prodiges de valeur et opérèrent une retraite admirée des Républicains eux-mêmes (*Mémoires*, p. 155.)

rante charretées d'effets et de bagages, tombent entre les mains des enne.

Un instant, ils avaient eu l'espoir de reprendre une partie de leur artillerie. Au commencement de la bataille, quatre-vingts paysans avaient été placés par Lescure à un poste périlleux, avec ordre de ne l'abandonner qu'à la dernière extrémité. Mais, obligés de se retirer en arrière, ils se trouvent en face du détachement républicain chargé de garder *Marie-Jeanne* et les autres armes prises dans le combat. Ils l'attaquent, le dispersent et saisissent *Marie-Jeanne*; ils l'embrassent en pleurant de joie et croient l'avoir sauvée des mains de l'ennemi. Mais leur joie fut de courte durée, car la cavalerie républicaine revient sur eux, les sabre tous et reprend *Marie-Jeanne*.

Les vaincus, qui n'avaient plus d'artillerie et plus de poudre, ne pouvaient s'expliquer un pareil revers, le premier qu'ils eussent subi. Toute la Vendée fut dans les larmes. Les Patriotes, au contraire, firent éclater les transports de leur joie. Leur victoire leur parut si complète, qu'ils crurent la guerre presque terminée

Beaufanchet d'Ayat, qui était revenu à Fontenay au moment du combat, voulut profiter de la victoire. Le 19, on tint un conseil de guerre pour savoir si l'on irait reprendre le poste de la Châtaigneraie, ou si l'on resterait à Fontenay. Il fut décidé qu'on irait à la Châtaigneraie. Le 20, Chalbos marcha, à la tête de sept mille hommes d'infanterie, de deux cent cinquante cavaliers et de neuf pièces de canon, sur la Châtaigneraie pour la réoccuper. N'y rencontrant aucune résistance

¹ M^{me} de la Rochejaquelein, p. 154. — *La Vendée patriote*, 1, p. 347. — M^{me} de Sapinaud, p. 32. Louis Brard, dans cette journée faillit perdre la vie. Sur le point d'être sabré par des cavaliers ennemis, il fut sauvé par les cavaliers de Dommaigné qui le protégèrent de leurs corps. A la nuit tombante, ayant gagné un petit bourg, sur la lisière du Bocage, il en sortit avec quelques amis, et fit une marche forcée croyant se diriger vers ses foyers. A l'aube du lendemain, il se croyait hors de tout danger, mais par une erreur fatale, il se retrouva presque à son même point de départ. Il se remit en route et, grâce à sa célérité et à sa vigueur, il regagna sa demeure.

il y entra sans tirer un coup de fusil¹. D'Ayat s'empressa, le 23, d'instruire le ministre de cette expédition : « Le passage des Vendéens, lui disait-il, est comme celui de la lave, il frappe de dévastation et de mort. » Il faisait allusion au pillage des royalistes dans les maisons des Patriotes de la Châtaigneraie.

Le 24, six représentants du peuple, réunis à Fontenay pour y concerter leurs opérations ultérieures, furent informés que, « la veille, un moment d'inquiétude s'était manifesté dans l'armée de Chalbos, à la Châtaigneraie. Goupilleau (de Fontenay), Goupilleau (de Montaigu) et Garnier (de Saintes) s'y transportèrent dans la matinée avec le général d'Ayat. Ils y trouvèrent le calme tellement rétabli qu'ils rentrèrent le soir même à Fontenay. Cependant, un instant après leur départ, vers six heures du soir, le général Chalbos fut informé que les rebelles formaient des rassemblements nombreux à l'Absie, à Moncoutant, à Saint-Pierre-du-Chemin, à Mouilleron, qu'ils venaient d'envahir un village plus rapproché et qu'ils se disposaient à faire un mouvement pour le cerner dans la Châtaigneraie. Voyant qu'il ne pouvait y rester plus longtemps, il crut prudent de se replier sur Fontenay. Le soir, à dix heures, sur l'avis de son conseil de guerre, il reprenait la route de cette ville, où il arrivait le lendemain matin, à cinq heures, avec toute son armée après une marche très pénible². »

Pendant ce temps, les paysans, revenus de l'abattement où ils étaient d'abord tombés, sentirent le besoin d'en tirer une éclatante vengeance. C'est le premier sentiment qu'éprouvent

¹ Ils n'y trouvèrent que 300 hommes (*La Vendée patriote*, t. 1, p. 383-384.) Le 19, Sandoz avait fait occuper Parthenay par 2000 hommes de réquisition sous les ordres de Bretonville (*Savary*, t. 1, p. 224).

² *Lettre des représentants du peuple*, Niort, 26 mai. — *Recueil des Actes du Comité de Salut public*, par M. Aulard, IV, p. 334-335. — *Guerres des Vendéens et des Chouans*, par Savary, I, p. 228. Chalbos fut promu au grade de général de division en récompense de sa victoire du 16 mai. (*Chassin*, l. c. I, 395).

tous ceux qui ont été profondément humiliés, et ce fut surtout celui qui surgit alors dans le cœur des Vendéens. D'un caractère ardent et énergique, plus faciles peut-être que d'autres à subir des impressions violentes, ils cédèrent naturellement au désir de se venger. Les chefs ne manquèrent pas de profiter de cette disposition des esprits. Ils firent publier partout qu'il fallait sans délai se laver du déshonneur infligé à leurs armes. Cathelineau surtout était plein de confiance dans l'avenir : « Ce n'est rien que notre malheur, il sera bien-tôt réparé, dit-il, à M. Cantiteau ; tout ce que nous avons perdu, n'est que prêté ; je vous réponds que dans quinze jours nous serons maîtres de Fontenay et que nous reprendrons tout avec usure. J'ai vu, ajouta-t-il, la cause de notre défaite. Mon plan est formé pour une nouvelle attaque ; on le suivra et nous serons vainqueurs¹. » Les prêtres secondèrent ses efforts. Ils tonnèrent contre les excès que l'on avait commis, et qui étaient indignes de soldats chrétiens². Ils leur firent faire des amendes honorables, les engagèrent à se réconcilier avec Dieu, célébrèrent des messes expiatoires,

¹ *Mémoires* de M. Cantiteau, p. 28. — *La guerre de la Vendée*, par Bau-champ, t. 1, p. 123. M^{me} de la Bouère dit dans ses notes qu'on « a vu les Vendéens vaincus à Fontenay revenir sans le moindre découragement, disant « qu'ils iraient bientôt reprendre leur revanche » et qu'au « premier signal « ils retourneraient au rassemblement pour reprendre Fontenay. » Marigny, à la suite de la déroute, était tombé dans un véritable désespoir. De retour au château de la Boulaye, il avait jeté brusquement ses pistolets sur une table en s'écriant : « Je ne me bats plus. » L'abbé Joubert, curé de Boismé, voulut le consoler, mais il ne put y réussir. Lescure alors le prend par le bras et l'amène dans un champ où bivouaquaient des paysans, récitant en commun le chapelet. « Vois, lui dit-il, la confiance que gardent ces braves gens et ne désespère plus. » Marigny reprit courage et songea comme les autres chefs à enflammer d'ardeur leurs soldats. (*La Vendée à trois époques*, par Aug. Johannet, t. 1, p. 65).

² « Ils (les généraux) invitèrent les prêtres à exhorter le peuple pour le ramener, et surtout à dire que c'était Dieu qui avait permis la déroute pour « marquer son mécontentement de ce qu'on avait fait du dégât dans quelques « maisons de la Châtaigneraie. » M. l'abbé Jagault prêcha à Mallièvre pour la première fois de sa vie ; il le fit sans préparation, mais avec une éloquence vive et entraînant. Bien des personnes le préférèrent au curé de Saint-Laud. C'étaient les deux meilleurs prédicateurs de l'armée (M^{me} de la Roche-jaquelein, p. 156).

organisèrent des processions, employèrent, en un mot, tout ce que leur zèle put leur suggérer pour faire comprendre aux paysans l'énormité de leurs crimes. Et c'étaient ces prêtres que la Convention représentait comme des fauteurs de pillage et des hommes de sang ! De leur côté, les chefs Vendéens annoncèrent à leurs volontaires que tout le pays entre Niort et Fontenay était soulevé en leur faveur, que la Convention avait peine à résister à ses ennemis et que Dumouriez marchait sur Paris avec cent mille hommes¹.

Cathelineau, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, « qui avait « reçu de la nature, la première qualité d'un homme de « guerre, l'inspiration de ne jamais laisser se reposer ni les « vainqueurs, ni les vaincus² », indiqua Cholet aux soldats de l'Anjou comme point de ralliement. Le 21 mai, tous devaient s'y trouver. Les Poitevins avaient ordre de se réunir les uns à Châtillon, les autres à Pouzauges pour le 20 mai³. Royrand, que l'on avait convoqué de nouveau, envoyait, le 23, 4000 hommes⁴ de Chantonay.

Trois à quatre jours avaient suffi à ces intrépides volontaires pour retremper leur courage, se retrouver prêts à de nouveaux combats et reconstituer leur grande armée. Prendre leur revanche était pour eux comme un point d'honneur⁵.

Dès le 17 mai, lendemain de la défaite, les Conseils paroissiaux des paroisses avaient reçu ordre de rassembler le plus possible d'hommes armés munis de munitions de bouche⁶. Et, tout étant prêt, les divisions de Cathelineau, de

¹ Correspondance autographe des chefs vendéens. (*Histoire de Fontenay*, par Benj. Fillon, p. 384).

² *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène*, t. vi (Montholon).

³ Ceux qui devaient se réunir à Pouzauges et y apporter des vivres, en avaient reçu l'ordre de Lescure et de La Rochejaquelein (*Papiers de Goupilleau*, cités par M. de la Boutetière, p. 7).

⁴ *Souvenirs vendéens* de M. Amédée de Béjarry, p. 72. E. Grimaud, 1847.

⁵ « C'est l'exacte vérité », affirme M. de la Bouère, p. 46.

⁶ *A MM. les Officiers de la (sic) Comité à la Seguinière*.

« Comme il nous arrive beaucoup de monde et que nous voulons en réunir

d'Elbée et de Stofflet partirent de Cholet pour Fontenay, le 22, par Mortagne et les Herbiers. Les divisions de Lescure, de la Rochejaquelein et de Sapinaud, quittèrent Châtillon et Pouzauges le même jour, ayant avec elles l'évêque d'Agra qui, sur la demande des chefs poitevins, usa de son influence épiscopale pour enflammer d'ardeur les paysans. A son entrée à Châtillon, quinze jours auparavant, on avait sonné les cloches à toute volée, et la foule s'était portée sur ses pas pour recevoir sa bénédiction. Les paysans se montrèrent ivres de joie de le retrouver et de penser qu'un évêque approuvait leur cause; sa présence parmi eux les portait de plus en plus à croire que leurs armes, bénies du ciel, seraient désormais invincibles. L'évêque prétendu, pour en imposer encore davantage à l'armée, revêtit ses habits pontificaux, prit pour croix pastorale un cœur d'or¹, et, entouré de quelques prêtres, il harangua les paysans en ces termes : « Race antique et fidèles
« serviteurs de nos rois, pieux zélateurs du trône et de l'autel,
« enfants de la Vendée, combattez et triomphez; c'est Dieu
« qui vous l'ordonne². » L'armée poitevine répondit avec enthousiasme à son allocution, promit de combattre vaillamment et tint parole.

De Bonchamps, qui depuis son départ de la Châtaigneraie avait refoulé les Républicains sur la rive droite de la Loire, et qui, ne sentant pas ses derrières assurés, avait presque tou-

d'avantage, nous vous prions d'en rassembler tout le plus que vous pourré, avec leurs armes, de nous les envoyé, et faire en même temps boulanger et nous envoyé du pain tant de votre bourse que des métayers. Nous voulons avoir la satisfaction de vaincre nos ennemis, c'est ce que nous espérons de vous et saume sincèrement

M. M. Votre hum. et ob. serviteur,

DENIS, B. NICOLAS.

Le pain pour demain et les hommes prest sitôt qu'ils seront commandé. Prendre note du nombre et des fuzils.

A Cholet, le 17 mai 1793, au Conseil provisoire »

(Cette pièce est au Musée municipal de Cholet et écrit de la main de Denis).

¹Il voulait par cette décoration flatter la pratique des soldats qui portaient un Sacré-Cœur attaché à leur côté.

Mémoires de M^{me} de Bonchamps, p. 31.

jours tenu son quartier général à Cholet, ne put partir de cette ville que le 23, un jour après les autres divisions, pour donner à ses soldats le temps de le rejoindre¹. En passant à Mortagne, il accorda la liberté à dix-sept prisonniers faits au *Boigrolleau*, sur la sollicitation d'Esnault, de Saumur, qui s'était attaché au drapeau royaliste, et qui, en quittant ses anciens camarades, voulut leur donner une marque d'amitié. De Bonchamps se prêta d'autant plus volontiers à cet acte de clémence, qu'il devait attirer par là, pensait-il, la protection de Dieu sur son armée. Un officier municipal de Montreuil-refusa seul de profiter de la grâce qu'on lui accordait et préféra rester prisonnier². De Bonchamps alla coucher, le soir même du 23, à Châtillon, que l'armée poitevine avait quitté la veille; il ne put la rejoindre que le 24, à Saint-Pierre-du-Chemin. Le 25, après avoir traversé la Châtaigneraie sans rencontrer aucun ennemi, toutes les différentes colonnes se trouvèrent réunies à l'entrée de la plaine de *Pissotte*; leur effectif s'élevait à quarante mille hommes environ³; c'était à peu près la grande armée au complet. Son enthousiasme était prodigieux, sa piété était peut-être plus grande encore. Pendant toute la route, les paysans n'avaient pas discontinué de réciter en chœur le chapelet, de chanter les litanies de la sainte Vierge et des cantiques; le matin, toute l'armée avait assisté à la messe, et, en ce moment, cent hommes commandés par Lhomméde escortaient au centre les trois aumôniers Stuard, Fessé et Barbotin munis de vases sacrés⁴, tandis que le pieux Cathe-

¹ Le 13 mai 1793, des soldats de Bonchamps, s'emparèrent à Cholet, de la caisse publique, dont M. Herleau, receveur du district de Cholet, était le possesseur et qui contenait 88825 livres en assignats depuis 1000 *liv. jusqu'à 10 sols et en sols de cloches*; le 22, Sapinaud et Bérard déchargeaient M. Herleau de la somme ci-dessus mentionnée (*Assignats et papiers monnaie*, par Aug. Rouillé).

² Savary, t. I, p. 236.

³ Bourniseaux ne l'élève qu'à quinze mille, M. Thiers qu'à quinze à vingt mille, Savary à trente mille (p. 22). M^{me} de la Rochejaquelein à près de quarante mille.

⁴ Louis des Aspremont. *L'Avenir et l'Indicateur de la Vendée*, journal publié à Fontenay, année 1898.

lineau, tenant en main la belle croix à plaques d'argent¹ qu'il portait autrefois aux pèlerinages de Saint-Laurent-de-la-Plaine et de Belle-Fontaine, précédait tous les rangs. « Quel spectacle, dit Eugène Veillot, que celui de trente cinq mille hommes marchant ainsi au combat, et ne redoutant rien, pas même la mort, car tous se sont préparés à paraître devant Dieu². »

A midi environ, ils firent leur entrée dans la plaine³. Ils entonnèrent le *Vexilla regis*. Les généraux, ayant demandé un instant le silence, les haranguent une dernière fois, et leur rappellent leurs promesses d'entrer à tout prix dans Fontenay. Pour aiguillonner davantage encore leur courage, ils promettent cent écus à celui qui s'emparera de *Marie-Jeanne*. Ils occupent en suite les mêmes positions que le 16, mais ils arrivent avec des forces plus considérables et plus enthousiastes que la première fois. Fontenay était, du reste, moins difficile à prendre qu'à la première attaque. Chalbos, arrivé, le matin à cinq heures, de la Châtaigneraie, se trouvait à la tête de cinq mille hommes d'infanterie et de mille cavaliers, la plupart gendarmes, et de quatre cents gardes nationaux formant un effectif de six mille quatre cents soldats⁴. Trente sept pièces d'artillerie, il est vrai, garnissaient les murs du vieux château qui domine la plaine.

Les habitants, grisés par leur victoire du 16, comptaient sur le succès le plus complet et étaient si sûrs, comme ils le disaient, de « frotter les Brigands » qu'ils ne prirent aucune

¹ Cette croix remarquable se trouve dans la chapelle du château de Chanzeaux.

² *Les guerres de la Vendée et de la Bretagne*, par Eug. Veillot, p. 98, Paris, Sagnar et Bray, édit. 1853.

³ Lettre des représentants (*Recueil des Actes du comité de salut public*, p. IV, p. 335 : « A midi et demi environ, on vint annoncer aux généraux que les rebelles se montraient dans la même plaine où ils avaient été si complètement battus le 16. A l'instant, on battit la générale et bientôt après l'armée se trouva en bataille, en présence d'un nombre immense de révoltés rangés sur trois colonnes. Ceux-ci n'avaient point d'artillerie, mais ils marchaient sur la nôtre avec la plus grande intrépidité ».

⁴ Beauchamp lui donne 10000 hommes, Savary 5500 ; il avait envoyé, dit-il, une partie de ses renforts à Boulard. B. Fillon (*loc. cit.* p. 385) lui donne le nombre des 6400 hommes.

précaution pour se garantir d'un revers. La troupe de son côté se livra au repos. Les conventionnels Auguis, Jard-Panvilliers et Lecointre-Puyravau avaient quitté Fontenay et s'étaient dirigés sur Niort¹. Quand sur les onze heures on signala l'approche des Vendéens, tout le monde fut surpris; ils n'étaient pas attendus de sitôt. Des éclaireurs, envoyés pour s'assurer de l'exactitude des faits, reviennent annoncer que l'armée royaliste s'avance à marches forcées sur Fontenay. Aussitôt la générale bat; Chalbos, qui était à dîner avec les généraux et les autres Représentants, monte promptement à cheval et range son armée en bataille. Il appuie son centre, aux ordres de Nouvion, sur la redoute des moulins de *Morienne*, sa gauche qu'il dirige lui-même, sur la *Croix-du-Champ*, et sa droite, que commande d'Ayat, sur Charzais. Il fait placer le gros de l'artillerie dans la plaine et établit une batterie au clos de *Haute-Roche* sur la droite pour foudroyer l'armée vendéenne, qu'il présume devoir se présenter par la *Balingue*².

Il faisait chaud; les Vendéens à moitié vêtus, à cause de la chaleur, marchaient sur trois colonnes et avaient repris leur chant du *Vexilla regis*. Bien que supérieurs en nombre, ils n'avaient que cinq canons avec le *Brutal* et trois coups à tirer par pièce. Ils se préparèrent néanmoins à ouvrir le feu avec énergie.

Bonchamps est à l'extrême droite, au poste le plus périlleux, exposé aux évolutions de la cavalerie ennemie. Mais, en habile tacticien, il déploie sa division sur une ligne oblique jusqu'à la forêt de *Baguenard*, afin de n'être pas tourné, et de manière à faire retour ou former potence avec le centre et la gauche des Royalistes. Pour mieux surprendre l'ennemi, il fait coucher à terre la plus grande partie de ses soldats. Lescure commande l'aile gauche, couverte par la rivière de la Vendée; Cathelineau, Stofflet, Duhoux-d'Hauterive, qui remplace d'Elbée, blessé

¹ B. Fillon *l. c.* p. 385. *Lettre* des Représentants déjà citée, *Ibid* IV. 385-386.

² Savary *s. c.* I. 228; L. des Aspremont. *L'Avenir et l'Indicateur de la Vendée*. année 1898.

à la première attaque, sont au centre, précédés de l'artillerie. La Rochejaquelein, Dommaigné, de Sapinaud et de Beau-repaire¹ sont à l'arrière-garde avec la cavalerie. Arrivés à portée de fusil des Républicains, tous tombent à genoux, les chefs s'inclinent pour recevoir une dernière absolution de la part des prêtres qui marchent derrière leurs rangs. L'absolution reçue, ils se relèvent avec transport et les généraux leur crient chacun de leur côté : « Mes enfants, nous n'avons pas de pou-
« dre, allons reprendre *Marie-Jeanne* à coups de bâton, comme
« au commencement ; à qui courra le plus vite ; on ne peut
« pas s'amuser ici à tirer². » Les soldats de Bonchamps seuls étaient mieux fournis de munitions. Il était une heure environ de l'après-midi. En un instant, les canonniers ont épuisé leurs gargousses ; ils en demandent à Marigny qui leur montre les Bleus et leur crie : « Voici les caissons où nous en trouverons : » et il s'élançait à leur tête. Les autres chefs s'élançent également en avant de leurs troupes. Cathelineau, pendant une demi-heure, se trouve presque seul à cheval en face d'une batterie ennemie et devient le point de mire de ses coups, pendant qu'il dirige et anime sa colonne³. Stofflet se précipite avec une audace incroyable au milieu des bataillons républicains, anime du geste et de la voix ses intrépides Angevins. Il veut se venger de sa défaite du 16. Les paysans, se voyant devancés par leurs généraux, se piquent d'une noble émulation et s'attachent à leurs pas. Ils oublient la chaleur qui les étouffe, ils méprisent les balles qui sifflent à leurs oreilles et abordent à la baïonnette et à coups de piques les lignes républicaines⁴. Un instant, les Poitevins hésitent à suivre Lescure, qui les

¹ M. Chassin dit que ces deux derniers n'arrivèrent que le lendemain ainsi que Royrand, Béjarry et Camont (*Vendée patriote*, t. I. p. 431).

² *Mémoires* de M^{me} de la Rochejaquelein p. 159-160.

³ *Eloge funèbre*, par M. Cantiteau.

⁴ Jean Charbonnier, de la Bertholomière, du Voide, m'a ainsi raconté dans son style imagé, cette charge brillante : « La chaleur était forte, nous avons « quitté nos vestes, nos gilets et malgré les balles qui sifflaient à nos oreilles « nous courions comme des lièvres sur les bleus. »

devance de trente pas : « En avant, mes amis, leur crie-t-il, « n'ayez pas peur. » Une batterie de six pièces le crible de mitraille, ses habits sont troués, son éperon est emporté, sa botte droite est déchirée, mais il est sans blessure : « Vous le voyez, mes amis, dit-il en se retournant vers ses soldats, les « Bleus ne savent pas tirer. » Dès lors les paysans n'hésitent plus. « Laisserons-nous tuer notre général ? » s'écrie Jean Martin de Saint-Lambert¹. « Je n'avons plus de poudre, ob-
« servent quelques-uns ; c'est égal, fonçons quand même pour « ravoir *Marie-Jeanne*. » Et ils prennent leur course comme leurs camarades, mais avec un tel entrain, que Lescure, pour rester à leur tête, est obligé de mettre son cheval au trot. Sur leur passage ils rencontrent une croix, et tombent à genoux sous le feu des canons, dont les boulets passent au-dessus de leur tête. La Ville-Baugé veut les faire avancer : « Laissez-les prier Dieu, lui dit tranquillement Lescure, ils « ne s'en battront que mieux². » En effet ils se relèvent, s'élancent avec une nouvelle ardeur, enlèvent la batterie à coups de baïonnette et de crosse, et tuent les canonniers sur leurs pièces³.

Pendant ce temps, on se bat corps à corps sur toute la ligne. Chalbos veut profiter de ce pêle-mêle pour tourner encore les Vendéens avec ses chasseurs de la Gironde. Il les lance sur eux au galop. Les soldats de Bonchamps, qui épient le mouvement, se relèvent de terre et les fusillent à bout portant⁴.

« Si tu n'es pas Bonchamps, crient les Bleus aux Vendéens, « tu vas être bien battu ! Tiens, voilà ses balles à Bonchamps », ripostent ceux-ci⁵. » Les chasseurs de la Gironde font un feu terrible. Chaque volontaire de la compagnie franche de Tou-

¹ *Mémoires inédits* de l'abbé Conin, p. 195.

² *Mémoires* de M^e de la Rochejaquelein, et l'abbé Conin, p. 195. *Hist. de la ville de Fontenay*, par Benj. Fillon, p. 386.

³ *Mémoires* de l'abbé Conin, p. 195.

⁴ Témoignage de Louis Brard.

⁵ *Mémoires inédits* de l'abbé Martin, cités par Chauvau, *Vie de Bonchamps*, p. 114.

louse et du 4^e bataillon de l'Hérault combat vaillamment ; quelques autres bataillons, ramenés en hâte par les Représentants du peuple, luttent avec héroïsme¹. Mais la fusillade des soldats de Bonchamps est si meurtrière, que les cavaliers républicains se rejettent forcément en arrière. Chalbos s'en aperçoit ; il court, avec Goupilleau (de Montaigu), au-devant des fuyards, le pistolet au poing, pour les ramener à la charge. Dans ce but et pour essayer de repousser les rebelles, il commande aux gendarmes qui forment sa seconde ligne de cavalerie de donner à leur tour. Cinq seulement obéissent à son ordre ; les autres, effrayés par ceux qui viennent de lâcher pied, s'enfuient bride abattue, renversent les fantassins qui se trouvent sur leur passage et écrasent sous les pieds de leurs chevaux plus de trente de leurs braves camarades. En vain les Représentants du peuple et les généraux font les plus grands efforts pour rallier leurs soldats, l'infanterie, abandonnée par les cavaliers, ne peut résister à l'ardeur des soldats de Bonchamps et s'enfuit en désordre. La déroute est complète et Chalbos lui-même est emporté par le flot des fuyards².

Une partie des soldats de Bonchamps se met à leur poursuite ; l'autre, formée de la division de Loroux, se précipite sur les canons du château et s'en empare à l'aide de longs bâtons qu'ils manient avec une adresse incroyable³. La Rochejaquelein et Dommaigné s'élancent de leur côté, avec leurs cavaliers, sur le centre des Républicains, l'abordent au cri de *Vive le Roi!* et le font reculer malgré la résistance désespérée des débris des bataillons du Midi, qu'encouragent de leur exemple les conventionnels Goupilleau et Garnier de Saintes. Ce dernier, qui combat à pied, est sur le point d'être fait pri-

¹ *Lettre des Représentants du peuple* déjà citée.

² *Ibid.* Benj. Fillon, dans son *Hist. de la ville de Fontenay*, p. 386, dit que les gendarmes s'enfuirent jusqu'à Aulmes, à trois lieues de Fontenay. Ces gendarmes furent destitués par un décret du 29 mai (V. *La Vend. patr.*, par M. Chassin, 1 p. 404.)

³ *Mémoires de Madame de la Bouëre*, p. 48.

sonnier¹ ; il doit son salut à un gendarme qui lui offre son cheval. La Rochejaquelein, après avoir rejeté le centre des Bleus dans la ville, se tourne vers leur aile gauche, qui tient encore. Apercevant un officier du 13^e chasseurs, il lance son cheval sur lui. Le républicain, comprenant son mouvement, accepte la lutte et se dirige au galop vers la Rochejaquelein ; mais soudain son cheval s'abat. Henri lui crie aussitôt : « Rendez-vous, je vous promets la vie sauve. » Pour toute réponse l'officier l'ajuste de ses deux pistolets d'arçon et le manque. La Rochejaquelein, calme, regardé son ennemi avec un sourire héroïque. « Je me suis satisfait, lui dit alors le Bleu, satisfais-toi maintenant » : et il jette ses armes à terre avec un geste de désespoir. « Eh bien ! reprend la Rochejaquelein, ma seule satisfaction est de te laisser vivre. » A ces mots, il se précipite dans la mêlée, pour chercher de plus dignes ennemis². Après la bataille, le chapeau de la Rochejaquelein était tellement percé de balles qu'il ne tenait plus sur sa tête³.

« Louis Gabriel Beaupuy, frère du général de ce nom, est entouré vers la fin de l'action par quelques cavaliers de la Rochejaquelein. Beaupuy combat en héros. Les paysans le somment de mettre bas les armes. « Vaincre ou périr, s'écrie le républicain, je ne me rends pas à des rebelles. » A ces mots, il tombe couvert de glorieuses blessures. Le portedrapeau de la garde nationale, Fesque, ouvrier gantier, acculé à la barrière de Niort, défend longtemps son précieux dépôt,

¹ Lettre de Leterme-Saulnier, 27 mai 1793, citée par Grille, *La Vendée*, t. I, p. 171.

² Crétineau-Joly, *loc.cit.* t. I, p. 145-146, 5^e édition; *Mémoires*, de Beauvais p. 50.

³ Témoignage d'un témoin oculaire cité par M. de Brem, *Hist. populaire des guerres de la Vendée*, p. 59, Paris, librairie de la Société bibliographique 1881. Henri de la Rochejaquelein, portait à sa tête, à son cou et à sa ceinture des mouchoirs rouges de Cholet; plusieurs officiers vinrent le supplier de quitter cet accoutrement, lui disant qu'ils avaient entendu les Bleus crier : « Tirez sur les mouchoirs rouges. » Comme il n'en voulut rien faire, les chefs adoptèrent cette mode d'un commun accord. (*Vie de H. de la Rochejaquelein*, p. 16.) Paris, Chamain édit. 1890.

et tombe en criant : *Vive la Nation !*¹ C'est ainsi qu'on mourait dans les deux camps². »

Cependant l'aile droite de Chalbos est en pleine retraite. De toutes parts les fuyards se retirent derrière les retranchements de la ville. Les Blancs ne leur laissent pas le temps de s'y établir ; ils les escaladent ou les contournent. Jacques David du Voide et plusieurs de ses camarades s'y introduisent par les faubourgs, pêle-mêle avec les Bleus ; ils les fusillent à bout portant, les chassent à coups de bâton et les suivent jusque dans les rues. En même temps les cavaliers vendéens pourchassent les bataillons républicains qui résistent encore dans la plaine. Un de ces bataillons se voyant trop menacé, met bas les armes et crie *Vive le Roi !* Lorsque les cavaliers royalistes ne sont plus qu'à quinze pas de lui, il reprend ses armes et fait feu sur eux. Pour se venger de cette perfidie, les Vendéens l'exterminèrent jusqu'au dernier homme. La ville est cernée par plusieurs colonnes vendéennes ; l'une arrive par la *Balingue* pour barrer la route de Niort, une autre par les *Essorts* ; celle de Royrand, sous les ordres de Verteuil et de Béjarry, apparaît sur les hauteurs de Terre-Neuve et vient par la route d'Auzay intercepter le port du *Gros-Noyer*³. A cette vue Chalbos et les Représentants prennent la fuite en rugissant de colère et de désespoir. Ils mettent bas leurs panaches et les autres marques distinctives, afin de n'être pas reconnus par les paysans et même par leurs propres soldats, qui les accusent d'avoir paru trop tard à l'action⁴. Toute chance de succès étant devenue désormais impossible, trois mille deux cent cinquante Républicains mettent bas les armes.⁵

¹ Louis des Aspremont, *L'Avenir et l'Indicateur de la Vendée* ; année 1898.

² Crétineau-Joly, *loc. cit.* t. I, p. 146. 5^e édition.

³ De Beauvais, *Mémoires*, p. 49-51. Louis des Aspremont, *L'Avenir et l'Indicateur de la Vendée*, année 1898.

⁴ *Mémoires* d'un Administrateur militaire anonyme, p. 45. Amédée de Béjarry, *Souvenirs Vendéens*, p. 73.

⁵ *Hist. de la ville de Fontenay*, p. B. Fillon, p. 382.

Lescure fut le premier Vendéen qui pénétra dans Fontenay : Les soldats, craignant quelque piège, refusèrent de le suivre. Il s'avance seul alors contre de nombreux ennemis et leur fait déposer les armes. Bonchamps, alarmé du danger qu'il court, arrive auprès de lui ; Forêt y vole aussi, et tous les trois, le sabre à la main, s'élancent témérairement au milieu de plus de quatre mille Bleus encore répandus dans les rues, et qui, glacés d'effroi, se précipitent à genoux devant eux et leur demandent grâce. Arrivés sur la place principale, ces trois chefs prennent chacun leur rue et s'y engagent, afin de hâter la reddition de la ville, en criant : « Rendez-vous, à bas les armes : vive le Roi ! On ne vous fera pas de mal. » Bonchamps rencontre, près de la mairie, un patriote qui, plein de frayeur, se réfugie entre les jambes de son cheval : il se dit père de sept enfants et lui demande la vie¹. Bonchamps la lui accorde avec la liberté : mais ce misérable, s'apercevant que le général est seul, le laisse passer outre, se retourne et lui tire un coup de fusil. Bonchamps tombe de cheval grièvement blessé ; la balle lui a traversé l'épaule et les chairs qui avoisinent la poitrine. Les paysans, qui le suivaient à quelque distance, accourent pour le venger, et afin de ne pas manquer l'assassin, ils cernent la rue et massacrent soixante Bleus qui s'y trouvent renfermés². Lescure est plus heureux ; il court aux prisons et délivre de la Marsonnière, des prêtres et deux cent quarante Vendéens qui devaient être fusillés le lendemain. Pierre Bibard, de la Tessoualle, couvert de vingt-six blessures, recouvre aussi la liberté... Les Vendéens délivrèrent encore l'amiral Destouches, natif de Luçon, célèbre marin qui avait battu les Anglais, le 16 mars 1781, au brillant combat

¹ L'abbé Lemonnier, aumônier de Bonchamps a rapporté que ce patriote était un officier.

² *Mémoires* de madame de la Rochejaquelein, p. 161, « Bonchamps fut blessé, comme il passait devant la porte du jardin de la cure actuelle, autrefois la mairie, par le concierge Staub, dit M. L. des Aspremont ; il fut soigné par le docteur Chapin. *l'Avenir et l'Indicateur de la Vendée*. année 1898.

de Chesapeake, pendant la guerre d'Amérique, et que ses compatriotes avaient jeté en prison comme aristocrate¹.

En même temps, la foule des vainqueurs avait pénétré dans la ville aux cris frénétiques de *vive le Roi!* Cathelineau, Stofflet, Marigny, Sapinaud, Lescure, Donnissan avaient parcouru toutes les rues pour faire déposer les armes à ceux qui résistaient encore. C'était la victoire la plus considérable qu'ils eussent remportée jusqu'alors, et cependant la bataille n'avait duré qu'une heure. Les Bleus avaient eu dix-huit cents hommes tant tués que blessés. Trois mille prisonniers, cinq mille fusils, vingt barils de poudre, une trentaine de canons, quinze caissons, des bagages, un grand nombre de drapeaux parmi lesquels celui du département, des provisions de bouche et la correspondance des conventionnels tel était le butin des Vendéens. Les généraux Chalbos, Nouvion, d'Ayat, Beffroy et les Représentants étaient en fuite. Les vainqueurs avaient perdu peu de monde²; mais leur succès était à leurs yeux incomplet, car *Marie-Jeanne*, le canon, objet spécial de leur affection, n'était pas encore en leur pouvoir.

Un détachement d'infanterie républicaine et des gendarmes à cheval l'entraînaient en toute hâte sur la route de Niort. On leur avait promis 25000 francs, s'ils parvenaient à le sauver. Fo-

¹ M. de Lescure, après avoir délivré de la Marsonnière, vola à une autre prison où étaient les parents d'émigrés et les gens suspects, au nombre de plus de 200. Ils avaient vu de loin le combat et de crainte d'être immolés par les Bleus, ils s'étaient barricadés en dedans. M. de Lescure frappe à coups redoublés en criant : « Ouvrez, de par le Roi : » Aussitôt les portes s'ouvrent, les cris de *Vive le Roi!* retentissent dans la prison ; tous les captifs embrassent M. de Lescure sans le reconnaître, quoiqu'il fut parent ou ami d'un grand nombre, il se nomme et les quitte pour poursuivre les fuyards (*Mémoires de M. de la Rochejaquelein*, p. 162).

² M. Sapinaud, quelques jours après la bataille, n'accusait que huit cents hommes tués et blessés et trois mille cinq cents prisonniers parmi les Républicains; dix-sept morts et soixante-cinq blessés chez les Vendéens. (*Notes de M. de la Boutetière*, p. 85). — M^{me} de la Rochejaquelein rapporte que les Vendéens trouvèrent une caisse militaire remplie d'assignats dont ils ne firent aucun cas, parce qu'ils n'étaient pas au nom du roi, mais on appliqua aux besoins de l'armée neuf cent mille francs en numéraire qu'une autre caisse renfermait. (*Mémoires*) p. 163).

rêt, qui, après avoir quitté Bonchamps et Lescure, avait suivi la grande rue, en poussant toujours devant lui les vaincus, apprenait, en sortant de la ville, qu'un peleton de Bleus l'emmenait dans la direction de Niort. Loyseau, dit l'Enfer, Rochard et Delaunay de Chanzeaux, Jacques Vandangeon d'Yzernay, Jean Martin de Saint-Lambert¹ et trente autres cavaliers, parmi lesquels Biot, de Mouchamps, s'élancent sur la trace des ennemis, sabrant à droite et à gauche tous ceux qu'ils rencontrent. Jacques Vandangeon, la chemise retroussée jusqu'aux épaules, en sabre trente pour sa part; aussi l'appela-t-on depuis le Sabreur². Pendant ce temps, Forêt s'était avancé si loin, qu'il se trouve un instant égaré au milieu de cent gendarmes, qui le prennent pour un des leurs; car il ne porte aucune cocarde et monte le cheval d'un gendarme qu'il a tué dans un autre combat. Forêt, voyant leur méprise, fait semblant de se mettre à leur tête, revient avec eux pour sauver *Marie-Jeanne*, que les Vendéens essayent déjà d'enlever, les devance, et, le premier, atteint le canon au village des *Granges*³, à une lieue de Fontenay. Aussitôt il crie *Vive le Roi!* se retourne, tue deux gendarmes qui le suivent et passe du côté des paysans, parmi lesquels il est à l'instant reconnu; tous ensemble ils fondent sur l'ennemi. Une lutte à mort s'engage entre les Bleus et les Blancs. Les Blancs s'emparent enfin du canon; mais les Bleus, aidés des gendarmes qui surviennent, le resaisissent. Bientôt les Blancs, rejoints à leur tour par quelques-uns de leurs braves, parmi lesquels sont Picherit, Jacques Godillon et cinq autres habitants de Chanzeaux, se jettent comme des furieux sur ceux qui entraînent le canon vénéré et s'en emparent de nouveau. Les Bleus le reprennent une seconde fois; il leur échappe de nouveau et dans cette lutte acharnée, ils le

¹ *Mémoires inédits* de l'abbé Conin p. 195.

² Attestation de son petit-neveu, l'abbé Vandangeon, aumônier du général Cathelineau, dans la dernière guerre avec la Prusse.

³ *Hist. de la ville de Fontenay*, par Benj. Fillon, p. 382.

prennent et le perdent jusqu'à six fois¹. A la dernière charge, Pierre Rochard, de Chanzeaux, d'une force et d'un courage extraordinaires, se précipite sur *Marie-Jeanne*, lui fait, malgré ses blessures, un rempart de son corps, et permet à Biot, à Forêt, à Loyseau et à leurs camarades de s'en emparer définitivement². Ivres de joie de voir enfin ce canon entre leurs mains, ils l'embrassent, le couvrent de feuillages et le ramènent triomphalement à Fontenay. A cette vue, l'armée royale pousse un long cri de triomphe ; chacun veut le toucher et l'embrasser ; on dételle les chevaux qui le traînent, on s'attache à l'avant-train et on le promène ainsi le reste du jour par toute la ville. Les femmes elles-mêmes participent à l'allégresse générale, elles le couvrent de fleurs et l'ornent de rubans. L'enivrement de la joie est tel que sa conquête égale, surpasse peut-être même, aux yeux des paysans, le gain de la

¹ Témoignage de Louis Brard. Beauvais dit qu'il fut pris trois fois. Les historiens de la Vendée donnent presque tous l'honneur de cette prise à Forêt. Sans lui enlever la part glorieuse qu'il y prit, il n'est pas juste de priver ses camarades de l'appui qu'ils lui donnèrent. Ces prises et reprises ne sont pas mentionnées non plus par les historiens, mais j'ai cru devoir m'en rapporter au témoignage de Louis Brard, qui dans ce moment se trouvait sur les lieux... M. de la Bouère dit que la prise de *Marie-Jeanne* coûta la vie à quinze Vendéens.

² *Une paroisse vendéenne sous la terreur*, p. 57... Ce fut Biot qui le premier mit la main sur la pièce. Voici une note qui en fait foi. Elle fut envoyée, en pluviôse, par un membre du Comité révolutionnaire de Fontenay, au président de la Commission militaire, nous la donnons avec son orthographe.

Note exacte.

Louise Boisseau, veuve Biot,
très criminelle.

Elle *na* vécu que du pillage que *l'infâme* comité de Mouchamps *faisait* voler par elle et par son fils.

Son fils est le premier commandant des rebelles et le plus courageux des brigands. *C'est* lui qui à *l'affaire* du 25 mai à *Fontenay* a le *premier* mis la main sur le canon la *Marie-Jeanne*, pourquoi ses chefs lui ont donné une récompense de trois cents livres.

Il reçut *l'accolade* de tous ses chefs et en arrivant deux jours après à Mouchamps *l'infâme* prestre fit *carilogner* en réjouissance de *l'arrivée* du brigand Biot.

Le Président de la Commission militaire,
BAUSSEY.

(*Papiers de Goupilleau*, cités par M. de la Boutetière, p. 84.)

bataille ; tant il est vrai que souvent la foule se passionne pour un objet secondaire qu'on a préconisé devant elle¹.

Les généraux vendéens tinrent conseil, le 26 au matin, chez M^{me} Grimouard de Saint-Laurent où plusieurs étaient venus prendre logement, la veille, après leur victoire.

Ils délibérèrent pour savoir s'ils devaient poursuivre leur marche jusqu'à Niort. Tout le pays, au-delà de Fontenay, s'attendait à être envahi ; la ville même de Niort était dans les plus vives alarmes. Les Représentants, les officiers et les soldats républicains, qui s'y étaient enfuis après leur défaite, avaient communiqué à toute la population Niortaise, comme l'avaient fait à Marans et à Saint-Hermand les autres fugitifs, l'effroi dont ils étaient eux-mêmes saisis. Sur la ligne des Sables, tous les postes s'étaient repliés sur Marans. Douze cents hommes de troupe à peine formaient la seule force que les Républicains pouvaient opposer aux Royalistes². Il ne restait donc plus de barrière pour arrêter ces derniers dans leur marche, et il leur suffisait de se présenter dans les localités voisines, à Niort même, pour en faire la conquête. Plu-

¹ Voici comment M^{me} de la Rochejaquelein raconte la prise de Marie-Jeanne : « Forêt avait pris la rue qui menait au chemin de Niort, aussi se trouvait-il « en tête. Le grand intérêt était de reprendre Marie-Jeanne, l'idole des « soldats ; les Bleus qui le savaient, faisaient tous leurs efforts pour la sauver. « On était déjà à plus d'une grande lieue de la ville ; Forêt s'était si fort « avancé qu'il était au milieu de plus de cent gendarmes ; heureusement il « avait le cheval, la selle et les armes d'un gendarme qu'il avait tué à un « autre combat ; de plus il n'était pas habillé en paysan, n'avait point de « cocarde blanche et comme dans ce temps la plupart des troupes républi- « caines étaient remplies de nouvelles recrues, sans uniformes, ils le prirent « pour un des leurs ; un d'eux lui frappant sur l'épaule lui dit : « Camarade « il y a 2,000 francs de promis pour ceux qui sauveront Marie-Jeanne, elle est « engagée, retournons pour l'empêcher d'être prise. » Effectivement, tous les « Bleus retournent. Forêt se met à faire le brave disant qu'il veut être le « premier. Il file doucement et se trouve à la tête des gendarmes, assez en « avant, suivi seulement des deux plus hardis. Quand il est près de nos gens, « il se retourne en criant : Vive le Roi !... et tue les deux hommes qui le « suivent ; les Vendéens le reconnaissent, fondent sur l'ennemi et s'emparent « de Marie-Jeanne, qui était défendue par quelques fantassins. » (Mém. p. 162) Bourniseaux, *Précis historique sur les guerres de la Vendée*, t. 1, p. 394, affirme que Forêt fut pris pour un bleu.

² *Lettre des Représentants*, 28 mai, *Moniteur* XIV. 546.

sieurs, parmi les chefs royalistes, voulaient qu'on allât attaquer les Sables ; mais « marcher sur les Sables n'avait pas le sens commun, remarque dans ses *mémoires* M^e. de la Rochejaquelein, puisque notre pays restait sans défense¹. Ce projet fut rejeté et la majorité se déclara pour la marche sur Niort², bien que le pont de la *Sèvre* put être coupé.

Les gentilshommes qu'on avait fait sortir de prison dans les différentes localités que l'on venait de parcourir, et qui avaient été admis au conseil, s'opposèrent à cette décision, qui avait réuni les suffrages des officiers angevins. Cathelineau coupa court à leurs observations en leur disant avec une noble fermeté : « Messieurs, en vous tirant de prison, en vous associant à nous, notre intention n'a pas été de nous donner des maîtres. Si notre manière de faire la guerre ne vous convient pas, séparons-nous ; telle est la proposition que je vous fais : l'armée angevine, qui vous a délivrés, retiendra tout ce qu'elle a apporté en venant ; pour le surplus que nous avons pris ensemble sur l'ennemi, nous partagerons. Cela fait, moi et mes premiers camarades nous retournerons dans notre pays, et vous défendrez le vôtre, comme vous l'entendrez. » Ces paroles énergiques firent cesser toute opposition³. Plusieurs officiers s'accordèrent, dans la journée, le malin plaisir d'écrire à Chalbos qu'ils iraient dîner à Niort, le lendemain⁴.

Dans cette séance les généraux nommèrent Stofflet commandant la place de Fontenay, et rédigèrent l'ordre suivant qu'ils firent publier le soir même : « Il est ordonné à tous les habitants de la ville de Fontenay de déclarer armes et munitions aux officiers que M. Stofflet nommera à cet effet. Ceux qui n'auront pas fait cette déclaration de bonne foi, et qui seront nantis d'armes et de munitions non déclarées, seront

¹ P. 170.

² Bourniseaux *l.c.* I. 398.

³ Cantiteau *Mémoires* p. 31.

⁴ *Lettre des Représentants ; Moniteur* XVI. 545.

punis d'une amende de une livre et même de peines corporelles, selon l'importance du dépôt qu'ils auront chez eux.

Fait en conseil, à Fontenay-le-Comte, le 26 mai 1793, l'an 1^{er} du règne de Sa Majesté Louis XVII.

Donnissan, Bernard de Marigny, Cathelineau, Stofflet, de la Rochejaquelein, Desessarts, Levieil (de la Marsonnière)¹. »

Pendant que les généraux vendéens étaient réunis dans le salon de M^{me} Grimouard du St-Laurent, Stofflet fixa ses regards sur le portrait de Louis XVI. « C'était la première fois qu'il contemplait l'image du monarque. A l'aspect de cette douce et majestueuse figure, le rude guerrier sentit son cœur s'é-mouvoir ; des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux et on l'entendit prononcer ces paroles d'une voix entrecoupée : « Les scélérats ! ils ont tué le meilleur des rois ; c'est à nous de le venger ! » Lescure et Cathelineau, touchés de ce spectacle, l'embrassèrent à plusieurs reprises et jurèrent de verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour rendre le trône au fils de Louis XVI. Jamais serment ne fut mieux gardé². »

Au moment où les paysans se rendaient dans les églises ou chapelles de Fontenay pour satisfaire à leur obligation d'entendre la messe, car le 26 était un dimanche, les généraux sortirent du conseil pour aller, eux aussi, dans l'église *Notre-Dame* assister au Saint-Sacrifice, célébré par l'abbé Barbotin, et chanter un *Te Deum* en actions de grâces de la victoire brillante qu'ils venaient de remporter. Cathelineau, sa croix en mains, marchait à leur tête : ils étaient suivis d'un nombre considérable de leurs soldats qui traînaient *Marie-Jeanne*³.

Le reste de la journée et le lendemain, les vainqueurs se livrèrent à des jubilations continuelles. Ils firent un feu de joie, au bas de la place, avec le bois de la guillotine, l'arbre de la liberté, les papiers de l'Administration départementale

¹ *Papiers de Mercier du Rocher*, reg. I. pièce 253 ; Chassin *l. c.* I. 441.

² Ed. Stofflet, *Stofflet et la Vendée*, p. 84 ; Aug. Johannet, *la Vendée à trois époques* p. 75.

³ B. Fillon, *l. c.* p. 388.

et du district, dansèrent à l'entour, remplacèrent le drapeau tricolore par le drapeau blanc, remplirent la ville des cris de vive la Religion ! vive le Roi ! et sonnèrent, pendant trois heures, toutes les cloches. « Il est difficile, écrivait le même jour, Dehargues à Moreau de la Châteigneraye, de peindre toute la joie qu'éprouvent les Vendéens de la prise de Fontenay ; nous sortons de remercier Dieu de nos succès dans *Notre-Dame*, qui n'avait pas vu depuis longtemps pareille fête. Nos soldats sont dans le délire ; ils ne tiennent pas de joie¹.

Les paysans s'emparèrent de deux caisses où ils trouvèrent du numéraire et un grand nombre d'assignats ; ils brûlèrent une partie de ces derniers et fabriquèrent des papillotes avec les autres². Émerveillés de leur nombre, les habitants de Fontenay s'exclamaient : En V'là tau d'aux Brigands ! (En voilà-t-il des Brigands !) Les royalistes s'étaient répandus, la veille dans leurs maisons pour y trouver un logement, de la nourriture et surtout du vin dont beaucoup usèrent avec excès³. Ils prirent chez leurs hôtes le linge, et tous les vêtements qui leur étaient nécessaires, puis ils livrèrent au pillage et déva-

¹ *Archives*, de Fontenay, XII, 451.

² B. Fillon, *l. c.* p. 396. Beauchamp *l. c.* I, 181 ; Aug. Johannet (*l. c.* I, 69) dit que les Vendéens s'en servirent cependant après que les généraux eurent écrit par derrière : « Bon, au nom du Roi ». Un procès-verbal fait 15 jours après et cité par B. Fillon, constate que les armoires de l'hôtel de ville furent brisées et qu'on y prit 2900 livres environ dont Chassin donne le détail (*la Vendée patr.* I. 454) *Journal d'un Fontenaisien* publié par la *Revue du Bas-Poitou*.

³ Les gens de la Gaubretière et des environs allèrent demander l'hospitalité à la famille du Châteigner qu'ils connaissaient. Cette famille s'empressa de les recevoir et fit porter dans son salon de compagnie tous ses matelats sur lesquels ils se reposèrent des fatigues de la journée, tandis qu'elle-même refusant de se coucher, se retira au premier étage. Un instant après, la maîtresse du logis entendant un sourd bourdonnement monter du rez-de-chaussée, descendit pour savoir quel pourrait-être la cause de ce bruit. Quelle ne fut pas sa surprise ! Tous ses hommes étaient à genoux, récitant à demi-voix le chapelet avant de s'endormir. Elle admira la foi et la ferveur de ces gens à qui la fatigue du combat n'avait pas pu faire oublier leur prière du soir. (DE BREM. *Hist. populaire des guerres de la Vendée*, p. 281).

lisèrent complètement les boutiques des chapeliers, des épiciers et des armuriers¹.

Les nobles qui venaient de se joindre à l'armée et qui en étaient encore peu connus, se mêlèrent aux paysans pour se populariser.

La modération, dont usèrent les Vendéens envers leurs ennemis, aurait dû inspirer à ceux-ci quelque reconnaissance, mais aveuglés par les passions révolutionnaires, ils publièrent que cette retenue n'était qu'une tactique affectée et hypocrite pour mieux cacher leur profonde scélératesse. « Beaucoup de Patriotes, écrivait Lequinio, m'ont assuré que lors de la prise de la ville, les chefs des rebelles recommandaient partout le bon ordre et employaient le simulacre hypocrite de la sagesse et de la bonté pour se faire des partisans ; et sans doute qu'aucun être pensant ne contestera l'efficacité d'une pareille méthode, quelles que fussent alors la profonde scélératesse de sa combinaison et la perfidie de son but ».

Ceux qui ne les calomniaient pas, les représentaient comme des fanatiques : « Nos ennemis, écrivait Chalbos au ministre de la guerre, deux jours après la bataille, sont aveuglés par le fanatisme ; ils en ont toute la rage² ».

Au fond, ces dénis de justice ne faisaient que dissimuler la profonde terreur que les succès inattendus des Blancs avaient jetée parmi les Patriotes. On s'en convaincra facilement par le rapport que l'ordonnateur de l'armée adressait au ministre, le lendemain de la défaite, le 26 mai.

« La canonnade, lui disait-il, a duré environ une heure. « L'ennemi, sans canons, s'est avancé sur trois colonnes. Le « feu de la mousqueterie se soutenait ; mais la cavalerie ne « donnant point, le désordre s'est mis parmi la troupe, en « sorte que la déroute est devenue générale. Une partie de « l'armée s'est retirée sur Niort, et l'autre sur Marans. On

¹ *Procès-verbal des faits accomplis à Fontenay pendant l'occupation de ville par les rebelles* ; Chassin l. c. I. 451-454.

² Savary, I 229.

« ignore le nombre des prisonniers et des morts. Plusieurs
 « canons ont été abandonnés, même celui que l'ennemi avait
 « tant regretté (Marie-Jeanne). Des magasins considérables
 « de grains sont au pouvoir de l'ennemi qui est occupé à les
 « faire enlever. Nous avons affaire à un ennemi qui brave
 « tous les dangers. La caisse du payeur général du départe-
 « ment de la Vendée a été en partie pillée par nos troupes,
 « dans son transport de Fontenay à Niort, pendant la retraite
 « de l'armée. Les Représentants n'ont pas eu le temps de
 « sauver leur correspondance. L'ennemi était dans la ville,
 « quand ils s'en sont éloignés¹ ».

De son côté, le chef d'état-major, Nouvion, dans la soirée du 25, avait écrit au commandant de Luçon.

« Vous avez su notre déroute; elle est complète, la cavalerie
 « est cause de notre perte; nous sommes retirés ici, je ne
 « sais ce que nous y ferons. Faites part de notre position au
 « général Boulard, à la Mothe-Achard² ».

Le 27, dès le matin, les généraux vendéens s'empressaient de tenir un nouveau conseil. Ils avaient appris, dans la nuit, que des forces considérables venaient d'arriver à Niort.

Le 26, les généraux républicains, voyant qu'ils avaient trop peu de forces pour défendre les dehors de cette ville, avaient en effet fait rentrer les postes avancés dans l'intérieur des murs, et les représentants Jar-Panvilliers, Goupilleau (de Fontenay) et Lecointe-Puyraveau avaient déclaré Niort en état de guerre³. Quatre cents hussards de la légion des Alpes, et mille à douze cents hommes d'infanterie, venant de Poitiers, y étaient déjà arrivés⁴; les districts voisins et en particulier celui de Melley dirigeaient des renforts considérables; plus de 10,000 combattants se disposaient à opposer une résistance sérieuse, à l'armée royaliste⁵.

¹ Savary, t. 1, p. 230.

² *Ibid.* p. 229

³ Lettre de ces Représentants, *Moniteur* XVI. 512 Il était rentré 7 à 800 hommes seulement à Niort (*Ibid.*)

⁴ Lettre des Représentants, *Moniteur* XVI. 546.

⁵ *Ibidem*, 561.

A cette nouvelle, les chefs vendéens comprirent qu'ils ne pouvaient désormais mettre à exécution leur projet de marcher sur Niort. Ils n'avaient encore aucune relation avec les insurgés de la Basse-Vendée, et cet isolement, au milieu des forces qui s'accumulaient rapidement autour d'eux, ne pouvait que leur devenir bientôt funeste¹. Puis voyant que les paysans, suivant leur habitude, avaient déjà quitté les drapeaux en grand nombre, pour regagner leurs foyers, en apprenant par un courrier de Laugrenière la prise de la Fougereuse, la défaite d'un détachement vendéen² et l'approche de forces imposantes du côté de Saumur, les chefs royalistes se décidèrent non seulement à ajourner l'attaque de Niort, mais à publier un ordre du jour annonçant que l'armée quitterait Fontenay, le lendemain.

Mais, avant de se séparer ils dressèrent pour l'avenir un plan général d'opérations. Le projet de passer en Bretagne pour y chercher un renfort et assurer le succès de la cause royale réunit la majorité des suffrages. Une fois cette décision prise, il fut décidé qu'un nouveau rassemblement aurait lieu à Cho-

¹ Joly écrivait d'Aizenay, le 28 mai, la lettre suivante, qui prouve qu'il n'existait aucun rapport entre l'armée d'Anjou et celle de la Basse-Vendée.

« Monsieur, je ne comprends rien du tout à ce qui se passe. Si ça continue, « on n'aura qu'à se tenir comme des loups en ses quartiers, sans se secourir « les uns les autres en cas d'attaque. Le moment est pourtant venu ou « jamais de s'entendre contre nos ennemis, qui vont, c'est sûr, foncer sur « nous d'ici un mois, avec des forces supérieures, si on n'y prend garde. »

« La prise de Fontenay a procuré des munitions, canons, argent, équipe-
« ment. A qui ça-t-il profité de nos côtés ? Les commandants du haut pays
« ont fait cette pointe tout seuls, sans prévenir personne depuis Chantonay
« jusqu'au Mans. On a été averti à l'hazard, le coup fait. Ces Messieurs de
« la Roche n'en savent pas plus que nous. J'ai envoyé du côté du Tablier et
« de Mareuil pour avoir des nouvelles. M. Chauveau, qui arrive de la Chaize,
« dit qu'un homme des Chapelets, présent à la bataille de Fontenay, l'a
« assuré que l'armée marchait sur Niort ; mais je n'ose le croire. Elle n'a pas
« de mieux à faire, mais l'armée voudra-t-elle suivre jusqu'à cette ville, où l'on
« dit qu'il y a des forces conséquentes réunies. Avec de l'entente, on aurait
« frappé des coups ensemble sur les Sables, Luçon et les villes du bas pays.

« M. Charette marche dans son commandement aussi secrètement que
« l'armée des Angevins. On ne sait rien de ce qu'il entreprend et fait. Les
« Bleus assemblés en nombre nous traquerons les uns après les autres. Il n'y
« a que l'entente qui fera le salut » (CHASSIN, *loc. cit.* I. 429).

² Bourniseaux *l. c.* I. 398.

let, le 1^{er} juin, pour marcher de cette ville sur Saumur. Ce plan fut étudié dans le secret avec plus d'attention que les précédents.

Du moment où le conseil, s'inspirant surtout de la pensée de Donnissan, avait décidé cette expédition de Bretagne, le plan de Bonchamps, qui voulait faire passer la Loire à quelques milliers d'hommes seulement, était abandonné, ou, pour parler plus justement, il était dépassé. Or, pour une pareille entreprise, il fallait une armée nombreuse, et dans l'impossibilité de la transporter sur des barques, avec sa cavalerie et on artillerie, il était nécessaire de se rendre maître d'une pont pour passer au-delà du fleuve. Le *Pont Rousseau* à Nantes était infranchissable : restaient les *Ponts-de-Cé* près Angers et ceux de Saumur. Voilà pourquoi, après mûre délibération, il fut décidé que l'on s'emparerait tout d'abord de cette dernière ville, où, du reste, les efforts de l'ennemi paraissaient se concentrer¹.

Quand ils eurent arrêté leur plan général d'opérations, les généraux s'occupèrent du soin des trois mille prisonniers qu'ils venaient de faire. Ils n'avaient ni prisons, ni forteresses pour les loger, ni provisions à leur donner, ni troupes suffisantes pour les garder, dût-on même les interner au centre du Bocage. Les égorger froidement était trop cruel et trop opposé aux sentiments d'humanité qui distinguaient l'immense majorité de l'armée, bien que les agissements des Républicains eussent autorisé ces barbares représailles. Il fut décidé qu'on en garderait un petit nombre², et qu'on renverrait les autres.

Ce fut alors que les généraux de la grande armée eurent la première pensée d'établir un conseil supérieur pour gérer les

¹ *Bonchamps et le passage de la Loire*, par M. Bagnenier Désormeaux, p. 31. — *Mémoires* de M. de la Rochejaquelein, p. 170. M. de Sapinaud écrivit de Chantonay, le 29 mai, que les chefs royalistes décidèrent à Fontenay l'attaque de Saumur. (M. DE LA BOUTETIÈRE, *Le Chevalier de Sapinaud*, p. 85-86).

² Ils en gardèrent 300.

affaires administratives et judiciaires. Quelques notabilités royalistes, animées d'un dévouement précipité, en préconisèrent les avantages ; mais Donnissan et d'autres officiers s'y opposèrent avec énergie, objectant que l'autorité suprême se trouverait partagée et que ce dualisme serait à l'avenir un sujet de division et amènerait des désastres. Malgré leur opposition, la création d'un conseil supérieur fut décidée et quelques-uns des principaux membres, qui furent alors désignés, allèrent siéger à Saint-Laurent-sur-Sèvre¹.

Stofflet, qui avait été chargé, comme commandant de place, de favoriser la sécurité des habitants de Fontenay, apprenant que beaucoup d'entre eux étaient pillés par les soldats de l'armée vendéenne, qui prenaient les souliers, les bottes, les chemises, les mouchoirs, les chapeaux, en un mot tous les vêtements dont ils avaient besoin, fit afficher, de concert avec Marigny, Duhoux d'Hauterive, Dehargues, Cathelineau, Desessarts, Lescure et La Rochejaquelein, à tous les carrefours et sur les portes des maisons principales, la défense expresse de ne rien prendre ou piller chez les habitants de la ville. « S'il parvient des plaintes à cet égard, ajoutaient-ils, tous ceux qui demeureront chez les personnes dont les déclarations seront justes et fondées, seront responsables des dégâts, vols ou pillages qui pourront être commis² ».

Dans la même journée, Donnissan, Duhoux d'Hauterive, Lescure, Dehargues, Cathelineau, Dommaigné, Desessarts et

¹ *Procès verbal* de la première réunion des habitants de Fontenay, Arch. Nat., w. 279 pièce 34. « Peut-être, dit Beauchamp, (I. p. 272,) eut-il été plus sage de ne pas en établir... Une grande dictature pouvait seule sauver la « Vendée. » Mais où trouver ce chef ?... Le titre de généralissime était insuffisant ; il fallait comme le démontrera la suite de cette histoire, la présence d'un prince du sang. — Ce conseil eut sous ses ordres, dit Roguet, dans chaque commune, un comité secondaire formé d'un président et de quatre assesseurs... (*Essai théorique*, p. 25.)

² Papiers de Mercier du Rocher ; Chassin, *loc. cit.* I 441. Le lendemain, Dommaigné, colonel-général de cavalerie, publiait que le vol de deux chevaux, au préjudice du nommé Piscroin, serait puni par les verges, jusqu'à la mort, s'ils n'étaient pas rendus (*Ibid.*).

La Rochejaquelein faisaient publier, à son de tambour, par toutes les rues, la proclamation suivante :

« Nous, commandant les armées catholiques et royales, n'ayant pris les armes que pour soutenir la religion de nos pères, et rendre à Louis XVII, notre auguste et légitime souverain, l'éclat et la solidité de son trône et de sa couronne, désirant rétablir partout la paix et l'harmonie des cœurs, proclamons hautement que si, contre nos bonnes et loyales intentions et au mépris de leurs serments, Messieurs les Clubistes et tous autres perturbateurs du repos public venaient à reprendre les armes contre la Religion catholique et contre leur Roi, nous reviendrions les punir avec une grande sévérité, La manière dont nous nous sommes comportés à leur égard doit les convaincre que la paix et la concorde sont l'objet de nos vœux, et que le bien général est l'unique but de nos communs efforts ; déclarons en conséquence que nous prenons sous notre protection spéciale toutes les honnêtes gens, amis de l'ordre et du bien public, attachés à leur Religion et à leur Roi, et même autorisons au nom de Sa Majesté chrétienne Louis XVII, messieurs les habitants de Fontenay à former un Conseil provisoire, dont l'emploi spécial sera de maintenir l'ordre et la police dans la ville ; de faire désarmer toutes les personnes suspectes par leur attachement connu aux principes de la Révolution ; de faire arrêter tous les voyageurs qui ne seraient pas munis de passe-ports signés des chefs des armées catholiques ; d'exercer une sorte d'administration provisoire conforme aux principes religieux et politiques que nous professons, et principalement de recueillir et conserver avec soin tous monuments publics, chartes, contrats et tous autres titres de propriété qui auront échappé aux suites malheureusement trop communes d'une guerre opiniâtre entre des concitoyens :

« Invitons et autorisons pareillement toutes les paroisses des villes et villages du ci-devant département de la Vendée, à se former des conseils provisoires à cet effet, composés de

membres connus pour être fidèles à leur Roi et à la Religion catholique; protestons enfin que si, malgré la justice de notre cause, nos intentions étaient trompées et trahies par des hommes maintenant soumis à leur Roi, nous cesserions alors toute clémence pour des rebelles¹ ».

Le 28, les généraux réunirent les prisonniers dans une grande prairie². Là, on leur fit promettre et jurer sur leur honneur de ne jamais reprendre les armes contre le Roi et la Religion catholique, apostolique et romaine³; puis, sur la proposition de Donnissan, on leur coupa les cheveux, afin de les reconnaître s'ils oubliaient leur serment, et de leur infliger alors la peine qu'ils mériteraient⁴. Ce moyen leur

¹ *Archiv. Nat. W. 468 Chassin, loc. cit. I, 441-442.*

² *Rapport de Pervinquière; Chassin, l. c. I. 449.*

³ Chaque prisonnier emportait le passeport suivant. « Nous, commandant « les armées catholiques et royalistes, avons accordé le présent passeport à « N... prisonnier, renvoyé de Fontenay-le-Comte pour se rendre à... Lequel « a promis et juré sur son honneur de ne jamais reprendre les armes contre « le Roi et la Religion catholique, apostolique, et romaine et qui a coupé ses « cheveux pour marque de reconnaissance. Prêtez-lui aide et assistance au « besoin.

« A Fontenay-le-Comte, le 28 mai, l'an premier du règne de Louis XVII. (Benj. Fillon, *Hist. de la ville de Fontenay*, p. 398.)

Dans la suite, on renvoya plus de 12000 prisonniers, qui étaient gardés à Mortagne, à Chemillé et à Cholet. Un ordre du conseil supérieur les fit tous remettre en liberté. On leur donna des passeports pour rentrer dans leurs familles. « Ces passeports délivrés au nom du Roi, par mon oncle Boutillier « des Hommelles, commissaire délégué pour cette opération, portaient que « la liberté ne leur avait été accordée que sur le serment par eux prêté de « ne jamais servir la République et de ne jamais porter les armes contre le Roi. « I devaient, s'ils étaient repris, être condamnés à mort comme trahis et « parjures... A peine rendus aux premiers postes républicains, les autorités « révolutionnaires les forcèrent de marcher encore... Plusieurs reprirent du « service de bon gré.. Mais le plus grand nombre fut forcé, sous peine de « mort, à ce parjure, ayant en horreur une telle conduite... Si les hommes « de l'antiquité montrent encore de l'horreur pour le parjure, que penser « d'un Gouvernement, qui en fait une loi aux citoyens sous peine de mort » (Boutillier de St André, *Mémoires d'un père à ses enfants*, p. 229. 230.)

⁴ Un rapport d'Auguis et de Goupilleau, du 30 mai, dit que la plupart des prisonniers eurent les cheveux coupés (Chassin, *l. c. I. 588.*) Cavoleau, Beurrey, Châteauraux, et Pervinquière étaient allés trouver les généraux royalistes et avaient imploré leur clémence en faveur des habitants et des prisonniers qui étaient tombés en leur pouvoir : L. des Aspremont les deux sièges de Fontenay v. le journal *l'Avenir* et *l'Indicateur de la Vendée*, année 1898.

parut une mesure plus efficace pour les empêcher de reprendre les armes, que le simple serment qu'on avait exigé à Argenton et à Thouars ; car on s'était aperçu que les patriotes graciés avaient été infidèles à leur parole. Cette précaution, qui prouvait à la France la modération des Royalistes, amusa beaucoup les soldats, car il était de mode alors de porter les cheveux longs, tressés et poudrés, avec une queue galonnée et flottant par derrière ; aussi quand les prisonniers furent tondus, l'armée les accueillit par de grands éclats de rire¹. Avant de les congédier, Donnissan les harangua dans l'espoir de les attacher à la cause royale et catholique ; mais pour la plupart ils firent peu de cas de ses paroles².

Cathelineau et Stofflet allèrent à l'hôpital visiter les blessés que leur présenta la supérieure Ursule Puymayras ; elle soigna les blessés royalistes et républicains de la façon la plus admirable³.

On eut un instant dessein de garder comme otages, Beurrey, Pervinquière et Cavoleau, membres de l'administration républicaine, et de les transférer à Saint-Laurent-sur-Sèvre ; mais sur les instances de M^{me} Grimouard, qui logeait les généraux⁴, ils furent renvoyés comme les autres prisonniers.

¹ On ne connaissait pas encore en France l'usage de porter les cheveux à la Titus. « Ce renvoi des prisonniers avait beaucoup d'avantages dans cet instant ; il y en avait de tous les points de la France, ils apprirent ainsi conc « partout, par leur tête chauve, que les Vendéens les avaient battus et pris, « qu'au lieu d'être des Brigands destructeurs, ils faisaient grâce et formaient « une insurrection royaliste » (*Mémoires de M^e de la Rochejaquelein*, p. 164.)

² Royrand emmena dans ses quartiers 1500 prisonniers. Plusieurs de ses soldats voulaient les taer, mais Royrand s'opposa à cette barbarie ; il consentit seulement à ce qu'on leur coupa les cheveux comme on l'avait fait à Fontenay. Les paysans s'improvisèrent alors perruquiers au milieu de mille quolibets. Une vingtaine de prisonniers prirent rang dans l'armée Vendéenne ; de ce nombre fut M. Legay, qui devint plus tard directeur du bureau de tabac à Pouzauges.

³ L. des Aspremont. *L'Avenir* et *l'Indicateur de la Vendée*, année 1898.

⁴ M. Charlot les logeait aussi. (B. Fillon, *Hist. de la ville de Fontenay*, p. 389). Madeleine et Suzanne Thebaud, filles de confiance de M^{me} Grimouard du Vignault, ont attesté que cette dame empêcha les paysans de massacrer chez elle les quatre républicains qui s'y étaient réfugiés ; elle se jeta sur leurs fusils en disant : « Tuez-moi plutôt que d'ôter la vie à ces jeunes gens ». (*Régistre des dépositions du 15 juillet au 5 novembre. Archives de la Vendée.*)

Marigny écrivit, ce jour-là même, aux habitants de Niort, dont il était connu, une lettre pour leur dire que les Vendéens faisaient grâce aux prisonniers, tandis que les Républicains donnaient ordre de les massacrer¹. On remit à quelques prisonniers un exemplaire de l'« Adresse aux Français » que publièrent alors les généraux Vendéens².

Le même jour, 28, conformément aux ordres de ces mêmes chefs, tous les habitants de Fontenay se réunirent vers 9 heures du soir dans l'église de l'hôpital Saint-Louis, pour nommer un conseil provisoire qui devait être chargé de l'ordre et de la police dans la ville. Ils élurent pour en faire partie, en présence de Lescure, de la Rochejaquelein et de Marigny : Quéneau père, Bréchar, D. Robert aîné, Grimouard du Vignault, Carrière, Prieur, Pichard de la Caillère, Savary de Calais, Franger et Testard. Quéneau fut choisi comme président et Bréchar, comme secrétaire³.

Pour prix de sa générosité, M^{me} Grimouard fut emprisonnée et mise sur une liste de proscription, aussitôt après l'évacuation de Fontenay par les Vendéens. Beauchamp dit que ce fut de Beauvillier qui céda aux instances de cette dame. (*La Guerre*, t. I. p. 180). M^{me} de la Rochejaquelein, dans ses notes, dit qu'elle croit que la grâce des prisonniers avait été décidée d'avance, mais elle ajoute qu'il faut « tout de même lui être reconnaissante » — « M. de S... s'était trouvé parmi les prisonniers; il s'était réclamé à la Rochejaquelein qui l'avait accueilli avec bonté, et l'avait engagé fortement à le suivre pour la défense de la monarchie... Dans la maison où ils se trouvaient, les lits manquant, la Rochejaquelein avait partagé sa couche avec lui ». (Boutillier de Saint-André, *l. c.* p. 117).

¹ Benj. Fillon, *Hist. de la ville de Fontenay*, p. 398-399; L. des Aspremont (*l. c.*) donne le texte entier de la lettre.

² *Mémoires* de M^e la Rochejaquelein, p. 165. Elle dit que chaque prisonnier en emporta plusieurs exemplaires, mais d'après une note que je crois vraie, cette adresse n'ayant été tirée qu'à 150 exemplaires, il n'y eut que quelques prisonniers à pouvoir l'emporter.

³ B. Fillon, *l. c.* p. 400. Le 29, les nominations furent approuvées. (L. des Aspremont, *l. c.*)

Quéneau, père, juge de paix.

Bréchar, jeune homme de loi, arrêté comme suspect et libéré par le représentant Carru.

Franger, professeur du Collège, rédacteur du journal du Département.

Carrière, homme de loi.

Grimouard du Vignault, chez lequel logeaient les généraux royalistes.

Pichard de la Caillère, ancien auditeur à la Cour des Comptes, procureur de la Commune.

Robert aîné, Membre de la Municipalité. (L. des Aspremont, *l. c.*)

« Un membre de l'Assemblée, lit-on dans le procès-verbal, prit ensuite la parole... et l'invita à adopter, pour le salut de la ville, les mesures ordonnées par MM. les commandants généraux. Il a retracé les événements du combat de samedi dernier, où, dans une déroute générale, l'armée nationale a perdu la majeure partie de ses pièces d'artillerie, ses caissons, toutes ses armes, les munitions de guerre et de bouche, tous les effets de campement et les caisses militaires et des administrateurs.

« Il a dépeint les malheurs particuliers de la ville, qui a vu succomber sous le fer du vainqueur, un grand nombre de ses habitants, et tous les autres faits prisonniers.

« Il a représenté les administrations dispersées, nos établissements publics, civils et judiciaires dévastés, nos subsistances, réunies au chef-lieu par les administrations précédentes, enlevées ou dilapidées ; enfin la désolation et l'effroi du petit nombre des habitants qui ont survécu à ces désastres.

« Il a rappelé les procédés des commandants généraux des armées victorieuses qui, après avoir rendu à leur liberté la majeure partie des habitants faits prisonniers, les ont tous désarmés, et après les avoir réunis dans cet état, dans la prairie de cette ville, ont exigé d'eux, au milieu de l'appareil des armes et au sein d'un bataillon carré, le serment de ne point porter les armes contre le Roi, ni contre la Religion catholique¹ ».

Au moment où les habitants de Fontenay tenaient cette réunion, on leur lut une lettre signée de Desessarts, Duhoux d'Hauterive, La Rochejaquelein, Lescure, Donnissan, Cathelineau, Beauvollier et Marigny, dans laquelle ces chefs leur enjoignaient de nommer sans désespérer quelqu'un de confiance pour se rendre à Saint-Laurent-sur-Sèvre afin d'y siéger en qualité de membre du Conseil général central qui y était formé. L'Assemblée autorisa aussitôt le Conseil provisoire à choisir un de ses membres pour remplir ces fonctions².

¹ *Procès-verbal de la première assemblée des habitants de Fontenay, Arch. Nat. W. 279, pièce 34 (L. des Aspremont l. c.).*

² *Ibid.*

Le 28, comme on l'avait annoncé, l'armée vendéenne commença vers midi à quitter Fontenay et à rentrer dans le Bocage. Le 30, l'évacuation était complète.

Sur le point de quitter Fontenay, La Rochejaquelein, Dom-maigné, Desessarts et Lescure écrivirent, le 29, au Conseil provisoire pour le prévenir de leur faire parvenir le plus de blé possible à la Forest, par La Châtaigneraie ; de faire partir, le lendemain matin, trois ouvriers imprimeurs avec tous leurs instruments nécessaires pour former une imprimerie à Saint-Laurent-sur-Sèvre, auprès du Conseil général central¹ et de réparer les dommages qui auraient été causés aux habitants pauvres de Fontenay. Plusieurs chefs en firent les frais².

Les Vendéens emmenèrent à leur suite les armes et les vivres qu'ils avaient pris à Fontenay ; ils en remplirent un long convoi de trois cents charrettes au moins, qui marchait à l'arrière-garde de l'armée³.

« Quand l'armée victorieuse revint à Mortagne, dit M. Bou-
 « tillier de Saint-André, elle avait les canons en tête⁴. Les
 « servants de Marie-Jeanne, étaient à cheval sur leur pièce, et
 « l'avaient décorée de rubans de toutes les couleurs ; on portait
 « du vin dans des bouteilles, on buvait largement, on en
 « faisait des libations sur le canon, dont l'aspect inspirait une
 « ivresse générale, et qui était devenu presque l'objet d'un
 « culte superstitieux. Au reste la rentrée de l'armée était une
 « fête continuelle, et sa marche un vrai triomphe ; nous étions

¹ *Arch. de Fontenay*, VII. 211. Plusieurs historiens disent que des prisonniers furent dirigés sur la Forest.

² Chassin, *l. c.* I. 445.

³ Les Royalistes trouvèrent de grandes richesses en ornements et en argenterie d'église (BEAUCHAMP, *La guerre de la Vendée*, I, 180).

⁴ « Tous les canons en état de servir, toutes les munitions de guerre, les blés et les farines qui étaient dans les magasins publics, même les matelas, draps et couvertures qui garnissaient les casernes et la maison de détention des prêtres, et les fonds des administrations du département, de la municipalité, des receveurs et directeurs des droits d'enregistrement, du payeur général, du commissaire ordonnateur, du receveur des consignations et impôt foncier, ont été enlevés. » (*Rapport de Biaille-Germon*, maire de Fontenay : Chassin, *l. c.* I. 452).

« tous dans la joie et l'espérance. Notre orgueil royaliste était
 « flatté d'un succès qui nous en présageait de plus glorieux
 « encore. Que ne pouvions-nous pas faire, avec des hommes
 « aussi braves, aussi dévoués, avec une armée de cent mille
 « héros, pourvue abondamment d'armes et de munitions et



CATHELINEAU

A la tête de l'armée Vendéenne, se rendant
 à Notre-Dame-de-Fontenay, pour y remer-
 cier Dieu de la victoire du 25 mai 1793.

(D'après un vitrail de l'église du Pin-en-Mauges).

« commandée par des chefs dont la valeur et les talents
 « militaires excitaient à la fois la confiance et l'admiration¹ ».

Les soldats de Bonchamps surtout se prévalaient de leur
 victoire. « Les Bonchamps, disaient-ils, n'étaient pas à Fon-
 « tenay le 16 mai. Ils y étaient le 26. C'est aux Bonchamps
 « qu'on doit la victoire, ».

¹ Boutillier de Saint-André, *l. c.* p. 168-169.

² *Communication* de M. de Quatrebardes.

Tous les blessés avaient précédé l'armée¹. Bonchamps, porté sur un brancard par ses plus fidèles soldats, fut conduit dans la paroisse de la Gaubretière, au château de Landebaudière; où il rencontra sa femme. Celle-ci, bien que convalescente à la suite d'une fausse couche qu'elle avait faite en fuyant avec ses petits-enfants, lui prodigua les soins les plus empressés et les plus tendres. Il parvint en peu de temps à rétablir sa santé.

(Extrait de l'*Histoire de la Guerre de la Vendée*, 2^e édition, encore inédite, commencée par M. l'abbé Deniau, ancien curé du Voide revue, corrigée et complétée d'après des documents NOUVEAUX et INÉDITS par M. l'abbé Deniau, curé de St-Macaire-en-Mauges (Maine-et-Loire) sous la direction de Dom. Chamard, bénédictin, prieur de l'abbaye de Ligugé.)

¹ M. Amédée de Bejarry était du nombre des blessés.



S. 05.